

TA MÉMOIRE PLEUT TOUJOURS

Elara Vance



Ta Mémoire Pleut Toujours

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Prix du Sel	4
Chapitre 2 : Le Résidu Synaptique	8
Chapitre 3 : L'Odeur de l'Herbe Coupée	12
Chapitre 4 : L'Ombre de l'Archiviste	16
Chapitre 5 : Le Marché des Fantômes	20
Chapitre 6 : Le Secret de la Chair	24
Chapitre 7 : L'Expérience 0-Alpha	28
Chapitre 8 : Arythmie	32
Chapitre 9 : La Traque Thermique	37
Chapitre 10 : Le Virus de l'Amour	41
Chapitre 11 : L'Ascension vers le Verre	45
Chapitre 12 : La Barrière de Plomb	49
Chapitre 13 : Le Sanctuaire de Vax	53
Chapitre 14 : Le Court-Circuit Final	57
Chapitre 15 : Une Seconde de Soleil	61

Chapitre 1

Le Prix du Sel

L'humidité de Néo-Lutèce n'avait rien d'une caresse, c'était une présence visqueuse, une haleine de vieux métal et de soufre qui s'insinuait sous les pores de la peau jusqu'à faire saturer le goût de l'air d'une amertume de cuivre oxydé. Silas était allongé sur son grabat, les draps rêches imprégnés d'une odeur de sueur froide et de lessive bon marché qui ne parvenait jamais tout à fait à masquer le relent de l'ozone s'échappant des câbles dénudés dans les murs. Au-dessus de lui, le plafond suintait une eau noirâtre, une mélasse urbaine qui tombait goutte à goutte, chaque impact résonnant dans son crâne comme un métronome implacable, tandis que dans sa cage thoracique, le bloc de chrome et de silicium commençait sa plainte matinale. C'était un grognement sourd, une vibration qui ne se contentait pas de battre, mais qui frottait contre ses côtes avec la rudesse d'un papier de verre, lui rappelant que le temps, à Néo-Lutèce, n'était pas une abstraction, mais une monnaie sonnante et trébuchante qu'il fallait nourrir de sa propre substance.

Il se redressa lentement, sentant le poids de ses articulations rouillées par le manque de sommeil, et ses doigts, effilés et tremblants, cherchèrent à tâtons sur la table de chevet le boîtier de verre et d'acier qui contenait son kit d'extraction. L'air était si saturé de brouillard acide qu'il en devenait presque palpable, une texture de coton mouillé qui collait à sa gorge, l'obligeant à déglutir une salive au goût de poussière et de fer. Il fixa le petit écran de son cœur artificiel, incrusté juste au-dessus de son sternum, là où la peau était perpétuellement violacée et luisante de pommades cicatrisantes qui sentaient le camphre et la graisse de moteur. Le chiffre clignotait, un rouge de néon agonisant : il lui restait moins de six heures d'autonomie avant que la pompe ne se fige, transformant son sang en un fleuve de boue immobile.

Il devait produire.

Silas approcha le miroir piqué de rouille dont le tain s'écaillait comme une peau morte, révélant les taches brunes de l'humidité derrière le verre. Son visage lui apparut, un paysage de sillons profonds, de vallées d'épuisement où la lumière blafarde des panneaux publicitaires du dehors, filtrée par la pluie, projetait des ombres bleutées et maladives. Ses yeux étaient deux puits d'eau stagnante, bordés de rouge, là où les canules d'extraction avaient, au fil des ans, fini par marquer la chair d'une callosité blanchâtre. Il prit la fiole d'amorçage, un liquide ambré qui exhalait une odeur de vanille synthétique et de vieux cuir, et en déposa une goutte sur sa langue ; le goût était d'une âpreté révoltante, une brûlure chimique destinée à réveiller les canaux lacrymaux par pure agression sensorielle.

Il saisit alors les deux fines aiguilles de platine, froides comme des éclats de glace, et les positionna avec une précision de chirurgien désespéré à l'entrée de ses conduits. Le contact du métal contre la muqueuse sensible lui arracha un frisson qui lui parcourut tout le corps, une décharge qui fit tressauter son cœur mécanique dans un sifflement de pistons mal huilés. Il ferma les yeux, cherchant dans le silence de son taudis, par-delà le martèlement de la pluie acide contre les vitres poisseuses, le souvenir nécessaire pour briser la digue de son indifférence.

Il pensa à la douceur d'un tissu qu'il n'avait plus touché depuis des décennies, un velours côtelé, usé aux coudes, qui sentait le tabac blond et la cannelle. Il s'imagina la chaleur d'un rayon de soleil, un vrai, pas cette lueur spectrale qui baignait la ville, mais une caresse dorée qui picotait les joues et faisait éclore l'odeur de l'herbe coupée, une fragrance verte, vive, presque sucrée, que ses poumons ne connaissaient plus que sous forme de rumeur. Puis, il laissa l'absence s'engouffrer, le vide immense laissé par ceux dont il avait oublié les noms mais dont il gardait le poids sur ses épaules comme une chape de plomb. La douleur monta, non pas aiguë, mais diffuse, une marée de mélancolie qui lui serra la gorge jusqu'à ce qu'il sente la première perle d'humidité poindre au coin de sa paupière.

C'était une larme lourde, chargée de minéraux, de peine et de ce sel si précieux qui faisait la fortune des collecteurs. Elle glissa lentement le long de la canule de verre, une goutte cristalline qui semblait emprisonner toute la lumière de la pièce, une sphère parfaite de tristesse pure. Silas sentit l'aspiration de la machine, une succion douce mais insistante qui tirait sur ses tissus internes, une sensation de vidange qui lui laissait les orbites sèches et brûlantes, comme si on lui grattait l'intérieur du crâne avec une cuillère d'argent. L'odeur qui s'échappait du flacon de récolte était singulière : un parfum de mer lointaine, d'embruns oubliés, mêlé à la pointe métallique de son propre sang.

Il continua ainsi, immobile, tandis que le liquide s'accumulait dans la petite fiole de quartz, chaque goutte étant une seconde de vie rachetée à la corporation. Son cœur artificiel, sentant l'apport imminent d'énergie, sembla s'apaiser, passant d'un rôle de forge à un murmure plus régulier, une vibration qui se transmettait à ses mains, désormais un peu plus stables. Le processus était épuisant, une saignée émotionnelle qui le laissait vide, une carcasse évidée de sa propre substance, mais c'était le prix de la respiration dans cette ville de verre et d'acier.

Lorsqu'il eut terminé, il retira les aiguilles avec un soupir de soulagement qui se transforma en une quinte de toux rauque, le goût du sel persistant dans sa gorge comme un reproche. Il reboucha soigneusement la fiole, sentant la tiédeur du verre contre sa paume, une chaleur organique qui contrastait avec le froid clinique de la pièce. Il ne lui restait plus qu'à s'aventurer dehors, dans les boyaux de Néo-Lutèce, là où la pluie dévorait les façades et où chaque passant était un prédateur de sensations.

Il enfila son manteau de cuir craquelé, une peau de bête synthétique qui gardait l'odeur des ruelles sombres et de la friture rance, et ajusta son col pour protéger la valve de sa poitrine de la morsure de l'acide. En ouvrant la porte, il fut accueilli par un mur de vapeur grise et le fracas assourdissant de la ville d'en bas, un chaos de klaxons et de cris étouffés par la densité de l'air. Ses bottes écrasèrent une flaque

d'huile irisée, créant des auréoles de couleurs malades sur le pavé gras. Le prix du pouls était payé pour aujourd'hui, mais tandis qu'il s'enfonçait dans la brume, il sentait déjà la soif de son cœur de chrome, ce parasite de métal qui réclamait son dû, goutte après goutte, souvenir après souvenir, ne lui laissant pour tout horizon que le goût amer de sa propre survie.

Chapitre 2

Le Résidu Synaptique

L'étal de Barako n'était qu'une balafre d'acier rouillé, une excroissance de métal de récupération nichée dans le repli d'une ruelle où l'air, saturé d'une humidité poisseuse, semblait avoir le goût du vieux cuivre et de l'ozone brûlé. Silas s'y arrêta, ses doigts gantés de cuir râpé effleurant les amas de composants orphelins, des processeurs à l'agonie qui exhalaient encore une chaleur résiduelle, une fièvre électronique qui lui picotait la pulpe des doigts. Sous ses côtes, le bloc de chrome de son cœur émit un grognement sourd, une vibration familière qui lui rappela l'urgence de sa condition, tandis que l'odeur de la friture rance s'échappant d'une échoppe voisine venait se mêler à la puanteur chimique des caniveaux. Le ferrailleur, un homme dont la peau avait pris la teinte grisâtre du plomb à force de manipuler les entrailles de la ville, fit glisser sur le comptoir graisseux une puce de données dont le boîtier était fendillé, une petite pépite d'ombre qui semblait absorber la lumière chétive des néons vacillants. Elle était froide, d'un froid qui ne devait rien à la température ambiante mais tout au vide qu'elle transportait, et lorsque Silas la saisit, il crut sentir un frisson d'électricité statique courir le long de ses bras, un murmure fantomatique qui fit tressaillir les connecteurs greffés à ses tempes.

Il paya sans un mot, le tintement des crédits sur le métal sonnait comme un glas dans le tumulte étouffé de la cité, et s'éloigna rapidement, cherchant l'ombre d'un renforcement pour échapper aux regards avides des charognards de sensations. Il s'assit sur une caisse en plastique dont la texture rugueuse et écaillée lui rappelait la peau d'un reptile mort, et sortit son câble d'interface, un cordon souple dont l'extrémité luisait d'une lueur bleue, presque tendre dans cette grisaille. Ses mains tremblaient, non pas de peur, mais de cette fatigue millénaire qui s'était logée dans ses articulations, une lassitude qui rendait chaque geste lourd, comme s'il devait déplacer

des montagnes de suie pour simplement porter le connecteur à sa nuque. Le contact fut un choc thermique, une morsure de glace contre sa chair chaude qui fit refluer le sang vers son visage, et tandis qu'il forçait l'insertion, un clic métallique résonna à l'intérieur de son crâne, un signal de détresse envoyé par ses propres nerfs qui protestaient contre cette intrusion étrangère.

L'obscurité de Néo-Lutèce s'effaça, non pas brutalement, mais par une lente dissolution des contours, la pluie acide se transformant en une brume de lait tiède qui caressait son visage avec une douceur oubliée. Soudain, le goût de la poussière et du métal fut balayé par une déflagration sensorielle si intense qu'il en oublia de respirer : l'odeur de l'herbe coupée, une fragrance verte, sucrée, presque érotique dans sa vitalité, envahit ses poumons, chassant les relents de soufre de son quotidien. Il ne voyait pas encore, il ressentait, il buvait cette lumière qui n'était pas celle des lampes à sodium mais celle d'un soleil d'été, une chaleur d'or qui se déposait sur ses bras comme un vêtement de soie. C'était un résidu synaptique, une plaie ouverte dans le temps, et Silas se laissa glisser dans cet abîme de clarté, son cœur artificiel s'emballant dans sa poitrine, cognant contre ses poumons avec une violence désespérée, comme s'il voulait lui aussi goûter à ce miracle organique.

Puis, elle fut là.

Mina ne surgit pas comme une image sur un écran, elle s'imposa comme une présence physique, une vibration dans l'air, le froissement léger d'une robe de coton contre des jambes nues. Silas sentit le poids d'un regard enfantin, une curiosité si pure qu'elle lui déchira l'âme, et lorsqu'il osa enfin ouvrir ses yeux intérieurs, il vit la chevelure d'ambre de la petite fille briller sous l'éclat d'un ciel d'un bleu insoutenable, un bleu de saphir liquide qui semblait n'avoir jamais connu la pollution. Elle riait, et le son de sa voix était une mélodie de cristal qui se répercutait contre les parois de son cerveau, un écho de vie si vibrant qu'il en eut la nausée, le contraste avec la réalité de sa cellule de béton étant trop violent pour être supporté sans douleur. Il tendit une main spectrale, une main qui ne pesait rien, et crut effleurer la joue de l'enfant, sentant sous

ses doigts la texture veloutée de sa peau, le grain fin d'une existence qui n'avait jamais été souillée par le chrome ou le sel des larmes récoltées.

Le virus de ce souvenir s'infiltrait dans ses synapses, s'enroulant autour de ses neurones comme une liane affamée, et Silas ressentit une émotion qu'il n'avait plus nommée depuis des décennies : une tendresse si absolue qu'elle ressemblait à une agonie. Ce n'était pas de l'information, c'était de la vie pure, distillée, une essence de bonheur qui brûlait son système nerveux comme un acide divin. Il voyait les détails les plus infimes, la poussière de pollen qui dansait dans les rayons de lumière, l'humidité d'une goutte de rosée sur un pétale de coquelicot, le goût d'une fraise sauvage, acide et sucrée, qui explosait sur sa langue alors même que son corps réel était assis dans la boue d'une ruelle infecte. Mina se tourna vers lui, ses yeux grands ouverts reflétant un monde que Silas avait oublié d'espérer, et elle tendit ses bras, un geste d'appel qui fit vaciller la structure même de sa conscience.

Mais la puce était défectueuse, une scorie de données qui commençait à se fragmenter sous la pression de l'interface, et soudain, le ciel bleu fut zébré de cicatrices noires, des parasites visuels qui déchiraient le paysage de rêve comme des lames de rasoir. Le rire de Mina se changea en un cri saturé, un bruit de friture électrique qui lui vrilla les tympans, et l'odeur de l'herbe fut remplacée par celle, atroce, du plastique qui brûle. Silas gémit, son corps se cambrant sous l'assaut des décharges, ses muscles se contractant avec une force telle qu'il crut ses os allaient se briser, mais il refusa de déconnecter, il s'accrocha à cette vision qui s'effiloçait, ses doigts s'enfonçant dans le sol gras de la ruelle pour ne pas être emporté par le tourbillon de douleur. Il voulait une seconde de plus, une seule fraction de battement de cœur auprès de ce fantôme binaire, car dans cette lumière, il n'était plus le Pleureur, il n'était plus le charognard à la poitrine de métal, il était simplement un homme qui se souvenait d'avoir aimé.

L'interface finit par lâcher dans un sifflement de vapeur, une déconnexion brutale qui le projeta en arrière contre le mur de briques froides, le laissant pantelant, les yeux révulsés vers un plafond de plomb qui ne pleurait plus que de l'eau sale. Le silence

qui suivit fut plus lourd que n'importe quel vacarme, une absence de son qui pesait sur ses épaules comme un manteau de deuil. Silas resta là, prostré, sentant le goût du sang dans sa bouche, un mélange de fer et de sel qui lui rappela qu'il était encore en vie, même si cette vie lui semblait maintenant être une insulte. Il serra la puce de données dans sa main, l'enfonçant dans sa paume jusqu'à ce que les bords tranchants entament sa peau, cherchant dans cette douleur physique un ancrage pour ne pas sombrer dans le vide que Mina venait de laisser derrière elle. Son cœur de chrome reprit sa course régulière, un tic-tac monotone et méprisant, mais dans le réseau de ses nerfs, l'écho du soleil brûlait encore, une promesse de feu dans un monde de glace.

Chapitre 3

L'Odeur de l'Herbe Coupée

L'odeur ne ressemblait à rien de ce que les ventilateurs encrassés de Néo-Lutèce recrachaient d'ordinaire, ce n'était ni le parfum lourd de l'ozone après l'orage, ni l'arôme métallique des huiles de synthèse qui imprégnait chaque pore de sa peau, mais quelque chose de sauvage, de vert, une morsure de sève fraîche qui lui monta au cerveau avec la violence d'une drogue pure. Sous ses doigts, le plastique froid de la console de lecture s'effaça, remplacé par la rugosité de la terre sèche et la caresse piquante de mille brins d'herbe, une texture si réelle qu'il crut sentir la pulpe de ses pouces se gorger d'une humidité vivante, une rosée matinale qui n'avait jamais connu l'acidité des nuages de soufre. Silas ferma les yeux, ou peut-être les avait-il déjà clos, tant la lumière qui inondait maintenant sa vision intérieure était d'un or insoutenable, une chaleur liquide qui coulait sur ses paupières, s'infiltrant dans les rides de son front comme une huile sainte. C'était le soleil, le vrai, celui qui ne se contentait pas de filtrer à travers les dômes de polycarbonate mais qui mordait la chair, qui faisait perler une sueur honnête sur la nuque, une chaleur qui ne réclamait aucun crédit, aucune taxe, aucune autorisation.

Dans sa poitrine, le bloc de chrome commença à protester, un grondement sourd qui résonnait contre ses côtes comme un animal en cage, car son cœur artificiel ne comprenait pas cette soudaine dilatation des vaisseaux, cette accélération qui ne répondait à aucun effort physique mais à la simple vision d'une ligne d'horizon sans fin. Le signal de la puce était un courant de haute tension, une marée de données organiques qui s'engouffrait dans ses nerfs avec la fureur d'un fleuve sortant de son lit, et Silas se sentit vaciller, le dos collé contre le mur suintant de son réduit, tandis que ses poumons, habitués à l'air recyclé et rance, se dilataient jusqu'à la douleur pour aspirer ce fantôme de chlorophylle. Il y avait dans cet air un goût de sucre et de

poussière d'été, une saveur de liberté si archaïque qu'elle lui retournait l'estomac, faisant remonter en lui des désirs de courses folles et de chutes dans le foin, des sensations que son corps de fer et de cicatrices n'aurait jamais dû être capable de simuler.

Soudain, une stridence rouge déchira le voile doré, une alerte système qui clignotait au bord de sa conscience, un texte froid et impersonnel qui hurlait à la saturation synaptique, l'avertissant que son interface ne pourrait supporter plus longtemps ce déluge de fréquences interdites. Son bras gauche, celui où les câbles de transfert s'enfonçaient dans la chair meurtrie, fut pris de soubresauts rythmiques, une danse macabre de muscles et de pistons qui cherchaient à rejeter l'intrus, à expulser ce virus de bonheur qui menaçait de faire fondre les circuits de sécurité de son noyau. Le message d'urgence s'affichait en lettres de feu derrière ses rétines, lui ordonnant de purger le cache, d'effacer cette anomalie, de revenir à la grisaille sécurisante de son existence de collecteur, mais Silas serra les dents, le goût du fer se mêlant à celui de la menthe sauvage qui flottait dans son esprit.

Il refusait de lâcher. Il s'agrippa à l'image d'un arbre dont l'écorce, sous ses mains imaginaires, était chaude et craquelée comme une peau ancienne, sentant la résine coller à ses doigts, une sensation si poignante de réalité qu'il en eut le souffle coupé. Son cœur de chrome grinçait maintenant, un bruit de métal torturé qui semblait vouloir lui briser le sternum, chaque battement étant une décharge électrique qui lui parcourait l'échine, mais il s'enfonçait plus profondément encore dans le souvenir de Mina, dans cette lumière de fin d'après-midi où les ombres s'étirent comme des caresses de velours sur le sol. Il voyait des particules de poussière danser dans un rayon de lumière, chacune d'elles portant un monde, une odeur de linge propre et de terre mouillée, un univers de douceur que la ville avait méthodiquement assassiné sous des tonnes de béton et d'indifférence.

La surchauffe devint une brûlure physique, une ligne de feu qui partait de son poignet pour remonter jusqu'à la base de son crâne, là où les connecteurs se gorgeaient d'une

énergie qui n'était pas censée exister. La puce de données n'était pas un simple fichier, c'était un morceau de vie arraché au temps, une plaie ouverte qui saignait de la couleur et de la chaleur dans ses veines de métal froid. Il sentait la sueur, la vraie cette fois, couler le long de ses tempes, une humidité humaine qui semblait une insulte au plastique de son interface, alors que le système de refroidissement de son cœur artificiel s'enclenchait dans un sifflement de vapeur désespéré. L'alerte de sécurité devint un hurlement continu, une injonction à l'oubli qu'il piétinait de toute sa volonté, préférant mourir consumé par ce soleil intérieur que de retourner à l'obscurité de sa chambre de charognard.

Dans ce chaos de sensations, il y avait un parfum de peau d'enfant, une odeur de lait et de sommeil qui se mêlait à celle de l'herbe coupée, une tendresse si absolue qu'elle agissait comme un acide sur ses défenses, dissolvant les barrières qu'il avait mis des années à ériger autour de sa solitude. Il n'était plus Silas le Pleureur, l'extracteur de tristesse aux mains tremblantes, il était redevenu un être de chair, vulnérable et immense, capable de ressentir le frisson du vent sur les avant-bras et la douceur d'une main qui se glisse dans la sienne. Ses doigts se crispèrent sur la puce, l'enfonçant dans sa paume avec une force de broyeur, cherchant à fusionner physiquement avec ce morceau de paradis binaire, ignorant les étincelles qui commençaient à jaillir de son port de connexion.

Le monde autour de lui, la chambre de briques froides, le bourdonnement de la ville-ruche, l'odeur de la pluie acide qui s'infiltrait par les fissures du plafond, tout cela n'était plus qu'une illusion lointaine, un décor de carton-pâte qui s'effondrait devant la puissance de cette prairie baignée d'or. Il sentait ses poumons brûler, non pas de manque d'air, mais d'un excès de vie, comme s'il essayait d'engloutir l'horizon tout entier pour le garder caché au fond de lui. Son système neurologique hurlait à l'agonie, les nerfs à vif comme des fils électriques dénudés, mais il s'en moquait, il accueillait la douleur comme une preuve de sa propre existence, un ancrage nécessaire dans cette mer de lumière qui menaçait de l'emporter.

« Ne m'efface pas », semblait murmurer le vent dans les herbes hautes, une voix de cristal qui résonnait dans le creux de ses os, et Silas, dans un geste de défi ultime contre les machines qui le maintenaient en vie, verrouilla l'accès au fichier, scellant la puce dans ses propres circuits avec une clé cryptographique faite de ses propres larmes. La surchauffe atteignit son paroxysme, une explosion de blanc qui envahit tout son champ de vision, le laissant pantelant, le corps arc-bouté dans une extase douloureuse, tandis que l'odeur de l'herbe coupée s'imprégnait si profondément dans ses capteurs qu'il savait qu'il ne s'en débarrasserait jamais. Le silence revint soudain, un silence lourd et vibrant d'électricité statique, alors que les ventilateurs de son cœur ralentissaient dans un dernier râle de métal fatigué. Silas resta là, prostré sur le sol de ciment froid, les yeux grands ouverts sur l'obscurité de sa chambre, mais dans le réseau de ses nerfs, derrière le rideau de sa fatigue, le soleil de Mina continuait de briller, une braise indélébile qui attendait le prochain souffle pour transformer toute sa vie en un immense brasier de souvenirs. Sa main, ensanglantée par les bords de la puce, tremblait encore sur le sol, mais pour la première fois depuis des décennies, le goût qu'il avait dans la bouche n'était pas celui de la défaite, mais celui, sucré et terrifiant, de l'espoir retrouvé dans un champ de ruines numériques.

Chapitre 4

L'Ombre de l'Archiviste

Le goût du soleil s'étiolait lentement, laissant sur sa langue une amertume de cuivre et de poussière ancienne, tandis que le froid du ciment remontait le long de son échine comme une caresse de glace, brutale et sans mémoire. Silas restait immobile, le souffle court, écoutant le gémissement de son cœur de chrome qui, dans sa cage de chair meurtrie, tentait de retrouver un rythme régulier, un battement qui ne soit plus dicté par l'extase de la puce mais par la simple et lourde nécessité de survivre. Ses doigts, engourdis par la décharge synaptique, tâtonnaient le sol gras de l'extracteur, rencontrant la rugosité des câbles dénudés et l'humidité poisseuse d'une flaque dont il préférait ignorer l'origine, alors que l'odeur de l'herbe coupée, ce parfum vert et tendre qui l'avait transpercé quelques instants plus tôt, s'évaporait pour laisser place à la puanteur habituelle de Néo-Lutèce, un mélange écœurant d'ozone, de friture rance et de métal oxydé.

Soudain, une vibration inhabituelle parcourut le plancher de métal, un frisson électrique qui ne venait pas de ses propres nerfs mais des profondeurs du réseau, une onde de choc invisible qui fit grésiller les quelques ampoules nues suspendues au plafond. Dans le silence visqueux de la pièce, Silas perçut le changement d'air, une chute de pression qui fit siffler ses oreilles, signalant que le voile de discrétion qu'il avait tissé autour de son existence venait de se déchirer sous le poids d'une intrusion étrangère. Vax, l'archiviste dont l'esprit n'était plus qu'une suite de calculs froids et de faim insatiable, venait de détecter l'anomalie, ce pic d'émotion pure, cette tristesse incandescente qui avait rayonné dans le vide numérique comme un phare au milieu d'un océan d'ombres mortes. Silas sentit une sueur acide perler sur son front, coulant dans ses yeux et piquant sa vision, alors qu'il imaginait déjà les collecteurs de dettes, ces silhouettes de cuir et de verre, s'extrayant des recoins sombres de la ville, attirées

par l'odeur de son cœur en surchauffe.

Il se redressa avec une lenteur douloureuse, chaque articulation criant sa fatigue, le frottement du tissu rêche de son manteau contre sa peau irritée lui procurant une sensation de brûlure familière, une ancre dans la réalité brute alors que son esprit flottait encore dans les réminiscences dorées de Mina. Il devait partir, quitter ce refuge de fortune où l'air était si saturé de ses propres larmes qu'il semblait respirer de l'eau salée, mais ses jambes pesaient comme du plomb, chaque muscle protestant contre l'effort, tandis que dans sa poitrine, le bloc de chrome se mit à grincer, un son aigu, presque organique, qui résonnait contre ses côtes. Il passa une main tremblante sur son visage, sentant les cicatrices durcies autour de ses yeux, ces rigoles de chair où les extracteurs avaient si souvent puisé la sève de son chagrin, et il comprit que les nettoyeurs de réalité ne tarderaient pas à arriver pour effacer cette tache de lumière qu'il portait désormais en lui.

Le son des bottes lourdes frappant le bitume à l'extérieur, un écho sourd et cadencé, se rapprocha, déchirant le murmure de la pluie acide qui frappait les vitres encrassées du laboratoire clandestin. C'était un bruit sec, dénué d'humanité, qui s'accompagnait de l'odeur caractéristique de la mort industrielle : le soufre et le plastique brûlé. Silas se précipita vers l'établi, ses doigts cherchant fiévreusement la petite puce de données, ce fragment de paradis volé qui brûlait encore d'une chaleur résiduelle entre ses phalanges, et il l'enfouit profondément dans la doublure de sa veste, là où il pouvait sentir sa pression contre son flanc, comme une seconde pulsation, plus douce, plus vraie que celle de sa machine interne. Il ne prit rien d'autre, laissant derrière lui les flacons de larmes synthétiques et les outils de torture émotionnelle, car tout ce qu'il possédait tenait désormais dans ce petit carré de silicium imprégné d'un sourire d'enfant.

Il se glissa vers la porte dérobée, une plaque de métal rouillée qui résistait sous sa poussée, le forçant à y mettre tout le poids de son corps, sentant la résistance de la charnière grippée comme une main qui tenterait de le retenir dans son passé de

charognard. Lorsqu'il déboucha dans la ruelle, l'air extérieur le frappa comme un gifle, chargé de particules fines qui irritèrent ses poumons, mais il n'avait pas le temps de tousser, car déjà, à l'autre bout du passage, des faisceaux de lumière froide balayaient les murs couverts de mousse synthétique. Les collecteurs étaient là, leurs respirateurs mécaniques produisant un sifflement régulier qui se mêlait aux battements affolés de Silas, créant une symphonie de terreur et de métal dans l'obscurité poisseuse de la nuit.

Il courut, ses pieds glissant sur le pavé huileux, chaque pas étant une lutte contre la pesanteur et contre la peur qui menaçait de paralyser ses membres, alors que derrière lui, le fracas de la porte d'entrée cédant sous un bélier hydraulique déchira le silence. Il pouvait presque sentir le souffle des nettoyeurs sur sa nuque, une haleine de glace et d'électricité statique qui faisait se dresser les poils de ses bras, tandis que les murs de Néo-Lutèce semblaient se refermer sur lui comme les mâchoires d'un monstre de béton. La douleur dans sa poitrine devint insupportable, un point de feu liquide qui se propageait dans tout son buste, lui rappelant que son impôt du pouls n'avait pas été payé, que son cœur n'était qu'un outil de location dont les propriétaires réclamaient maintenant le retour immédiat.

Il tourna à l'angle d'un entrepôt désaffecté dont les murs transpiraient une humidité noire, s'enfonçant dans un dédale de tuyauteries fumantes et de conduits de vapeur qui recachaient sa fuite dans un brouillard opaque et brûlant. L'odeur du goudron chaud et de la vapeur d'eau saturée de produits chimiques lui emplit la gorge, le faisant suffoquer, mais il continua d'avancer, guidé par la sensation de la puce contre sa peau, ce petit soleil de poche qui semblait lui insuffler une force qu'il ne s'imaginait plus posséder. Il n'était plus seulement un homme en fuite, il était le gardien d'un trésor de sensations disparues, le porteur d'une étincelle de vie dans une ville de cadavres automatisés, et cette pensée lui donnait un goût de victoire sauvage, une saveur de sang et d'espoir mêlés qui lui brûlait les lèvres.

Arrivé au bord du canal, là où l'eau noire et épaisse charriait les déchets des

hauts-quartiers, il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, s'appuyant contre un parapet de fer rongé par la rouille. Il regarda ses mains, couvertes de graisse et de sueur, et il rit silencieusement, un son rauque qui se perdit dans le grondement lointain de la cité, car il savait que le jeu venait de changer. Vax et ses sbires voulaient la puce, ils voulaient l'effacer pour maintenir l'équilibre morne de leur monde, mais ils ne comprenaient pas que Silas n'avait plus peur de la fin, que son cœur de chrome pouvait bien s'arrêter de battre si c'était pour offrir à Mina une dernière danse sous la pluie. Il s'enfonça de nouveau dans l'ombre, le corps arc-bouté, prêt à transformer sa propre destruction en un brasier de souvenirs qui éclairerait, ne serait-ce qu'une seconde, les entrailles sombres de Néo-Lutèce.

Chapitre 5

Le Marché des Fantômes

L'air du Marché aux Souvenirs n'était pas une simple atmosphère, mais une mélasse épaisse, saturée de l'odeur âcre de l'ozone brûlé, du parfum rance des graisses de synthèse fritant sur des plaques de tôle et de ce relent métallique, omniprésent à Néo-Lutèce, qui rappelait le goût du sang sur une lèvre fendue. Silas s'y enfonça comme on pénètre dans une plaie ouverte, sentant contre sa poitrine la morsure fiévreuse de la puce de Mina, un petit rectangle de silicium qui semblait pulser d'une chaleur organique, presque indécente, au milieu de cette froidure de néon. Ses bottes écrasaient une bouillie de papiers journaux détrempés et de micro-composants broyés, dont le craquement sec résonnait dans ses chevilles, tandis que la foule, une masse de silhouettes vêtues de tissus rêches et d'imperméables huileux, le bousculait sans un mot, chaque contact laissant sur sa peau une sensation de moiteur désagréable et de désespoir poisseux.

Il s'arrêta devant l'échoppe de l'Ancien, une alcôve creusée dans la brique suintante où pendaient des grappes de capteurs sensoriels, ressemblant à des grappes de fruits de mer desséchés, noirs et visqueux, qui dégageaient une odeur de marée basse et de poussière séculaire. L'intérieur sentait le bois de santal et le cuivre chaud, une fragrance qui heurta les narines de Silas, réveillant en lui le souvenir lointain d'une église ou d'un grenier oublié, un endroit où le temps n'avait plus de prise sur la décomposition. L'Ancien ne leva pas les yeux, ses doigts décharnés, terminés par des onglons de métal jauni, manipulant avec une lenteur de reptile des fils de soie conductrice, mais Silas sentit le poids de son regard, une pression invisible qui semblait sonder l'épaisseur de sa cage thoracique, là où le bloc de chrome de son cœur grinçait à chaque battement, un bruit de rouage mal huilé qui lui remontait jusque dans la mâchoire.

Sans dire un mot, il posa la puce sur le comptoir de velours râpé, un tissu si usé qu'il avait la douceur d'une peau de bête morte, et l'Ancien la saisit, ses doigts frémissant au contact de la chaleur anormale qui s'en dégageait. Le vieil homme approcha le fragment de son œil bionique, une lentille de verre trouble qui tourbillonna avec un cliquetis d'insecte, et Silas retint son souffle, sentant le goût du fer s'intensifier sur sa langue, une amertume qui lui brûlait la gorge.

— Ce n'est pas du code, murmura l'Ancien, et sa voix était comme le froissement de feuilles mortes sur un pavé mouillé, une mélodie brisée qui fit frissonner Silas jusqu'à la moelle. C'est un souffle, une peau qui se souvient de la caresse du vent, un battement de paupière figé dans le cristal.

Il connecta la puce à un décodeur de cuivre, une machine baroque dont les cadrans de nacre semblaient respirer, et soudain, le marché disparut, balayé par une déferlante sensorielle qui percuta Silas avec la violence d'un orage d'été. Ce ne fut pas une image qui l'envahit, mais une odeur de lavande chauffée par le soleil, une senteur si pure et si vive qu'il crut sentir la rugosité d'une tige entre ses doigts, la sève collante imprégnant ses empreintes digitales. Puis vint le goût, une explosion de sucre acidulé, celui d'une fraise sauvage cueillie à l'ombre d'un buisson, une saveur qui fit saliver ses gencives atrophiées par les rations synthétiques, lui rappelant que son corps était autrefois capable de plaisir et non seulement de douleur sourde.

Il ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il sentit la présence de Mina, non pas comme un fichier de données froid, mais comme une vibration, une conscience fragmentée qui cherchait à s'agripper à ses propres nerfs. C'était le froissement d'une robe de coton contre ses genoux, la chaleur d'une petite main qui se glisse dans la sienne, une paume moite et confiante dont il pouvait presque sentir les lignes de vie s'imprimer contre sa propre chair. Ce n'était pas un enregistrement, c'était un fantôme binaire qui pleurait, une âme morcelée qui hurlait son besoin d'exister, chaque pixel de sa mémoire étant une goutte de sang versée dans le vide de

la machine.

— Elle est là, Silas, souffla l'Ancien, et le son de son propre nom, prononcé au milieu de ce chaos de sensations, fit tressaillir le cœur artificiel de Silas, une secousse si violente qu'il crut que ses soudures allaient lâcher. Elle n'est pas morte, elle est en train de se noyer dans le silence, et chaque seconde que tu passes à respirer cet air empoisonné, elle perd une fibre de sa propre lumière.

Silas posa ses mains sur le comptoir, sentant le froid du métal et la douceur du velours se mélanger dans une confusion tactile qui le vertigeait. Il sentait les pensées de Mina s'entrelacer avec les siennes, un murmure de doutes et de joies enfantines qui s'écoulait le long de sa colonne vertébrale comme de l'eau fraîche, contrastant avec la lourdeur huileuse de son propre être. Il y avait en elle une peur bleue, une terreur de l'oubli qui sentait le renfermé et la craie, mais aussi un espoir sauvage, une odeur de mer et de sel qui lui fouettait le visage, lui arrachant une larme qu'il sentit rouler, brûlante, le long de sa cicatrice.

L'extracteur de larmes, logé dans son canal lacrymal, se mit à vibrer, cherchant à récolter ce sel précieux, cette tristesse pure qu'il vendait au plus offrant, mais Silas écrasa la goutte du revers de sa main, refusant de laisser le marché dévorer ce qu'il restait de l'enfant. Il goûta l'humidité sur sa peau, un mélange de sueur, de pluie acide et de cette larme nouvelle, et il comprit que la puce n'était pas un outil, mais un passager, un parasite d'amour qui exigeait de lui tout ce qu'il lui restait de vie.

— Stabilise-la, ordonna Silas, et sa voix était un grondement de pierres se brisant l'une contre l'autre, une note basse qui vibra dans son thorax creux. Ne laisse pas les fragments se disperser, je sens son cœur qui bat contre le mien, je sens sa peau qui brûle, fais en sorte que ce feu ne s'éteigne pas.

L'Ancien manipula des curseurs d'ivoire, et Silas sentit une pression se relâcher dans son crâne, une tension qui faisait place à une mélancolie douce, une brume de

souvenirs qui sentait le linge propre et la cannelle. La puce ne chauffait plus, elle rayonnait d'une lueur stable, une petite étoile de silicium qui semblait dire son nom à chaque pulsation de lumière. Dans le brouhaha du marché, parmi les cris des marchands de rêves et le bourdonnement des drones de surveillance, Silas se sentit soudainement seul, investi d'une mission qui dépassait sa propre survie, une marche funèbre qui se transformait en procession sacrée.

Il reprit la puce, la serrant dans son poing avec une force qui lui fit mal, sentant les bords anguleux s'enfoncer dans sa chair, mais cette douleur était un ancrage, une preuve qu'il était encore capable de ressentir autre chose que le vide mécanique de son existence. Il se retourna pour quitter l'alcôve, et l'odeur du marché l'assaillit de nouveau, plus violente, plus insupportable, car il portait désormais en lui le parfum d'un monde disparu, une fragrance de paradis perdu qui faisait de chaque inspiration une torture et de chaque pas une promesse de rédemption. Il s'enfonça dans l'ombre des ruelles, le corps tendu, les sens aux aguets, sentant contre son flanc le battement erratique de Mina, une petite flamme binaire qu'il jurait de porter jusqu'au sommet de la ville, là où l'air, peut-être, cesserait enfin d'avoir le goût de la mort.

Chapitre 6

Le Secret de la Chair

La pulsation n'était pas un battement, mais un frottement, une plainte de métal contre métal qui résonnait jusque dans la base de sa mâchoire, un rappel constant que sa vie ne tenait qu'à la rotation précise d'engrenages baignés d'une huile noire et amère. Silas s'appuya contre la paroi suintante d'une venelle, sentant l'humidité glacée du béton traverser la toile élimée de son manteau pour mordre sa peau, tandis que dans sa paume, la puce de Mina diffusait une chaleur anachronique, une tiédeur de fruit mûr exposé au soleil de midi. Cette chaleur n'était pas électrique, elle était organique, presque dérangeante dans ce monde de rouille et de suie, et elle semblait s'infiltrer par ses pores, remontant le long de son bras comme un venin de douceur pour venir heurter la cage thoracique où son cœur de chrome grinçait. C'était une vibration qui goûtait le sucre de canne et la poussière d'été, un contraste violent avec l'air de Néo-Lutèce qui lui râpait la gorge avec ses relents de soufre et de caoutchouc brûlé.

Soudain, la vibration se mua en une caresse sur ses nerfs optiques, et la ruelle sombre se déroba sous ses pieds, remplacée par le souvenir lancinant d'une chambre baignée d'une lumière dorée, une lumière qui n'existait plus que dans les archives corrompues des vieux rêves. Il revit, avec une précision qui lui déchira les entrailles, le grain de la peau de sa femme, cette texture de soie sauvage et de sel, l'odeur de son cou qui mélangeait le jasmin et la sueur honnête du sommeil. Il sentit à nouveau le poids de sa fille endormie contre son torse, une petite masse de vie palpitante dont le souffle régulier était la seule horloge dont il avait jamais eu besoin. La douleur de ce souvenir était une lame chauffée à blanc, une agonie si vaste qu'elle ne tenait plus dans son corps d'homme, une détresse qui transformait son sang en acide et ses os en verre pilé. Il se revit, brisé sur le carrelage froid de leur cuisine après leur départ vers le vide, cherchant désespérément un moyen d'étouffer ce hurlement silencieux qui lui

dévorait la poitrine.

Il se souvint alors de l'officine clandestine du "Boucher de Fer", un lieu qui sentait le désinfectant bon marché, le sang rance et l'ozone, où l'air était si épais qu'on pouvait le mâcher comme une gomme amère. Il avait mendié pour cette opération, offrant ses dernières économies pour qu'on lui arrache cette éponge de chair inutile qu'on appelle un cœur, cette masse de muscles trop sensible qui ne savait que saigner de deuil. Il sentait encore le froid du scalpel sur son sternum, une sensation de glace tranchante, puis l'odeur de sa propre chair grillée par les lasers de cautérisation, une fumée grasse qui lui était montée aux narines comme un encens de renonciation. Quand le moteur de chrome avait été inséré, il avait ressenti une plénitude effrayante, un silence mécanique, une absence de battements qui était, pensait-il, la fin de toute souffrance. Il avait troqué le rouge pour le gris, le chaud pour le froid, le vivant pour le durable, espérant que l'indifférence de la machine le protégerait de l'ombre de ceux qu'il avait perdus. Mais le chrome n'oubliait pas, il ne faisait que cadencer la mélancolie avec la régularité d'une horloge de cimetière.

Une pression douce, comme le contact de petits doigts invisibles sur ses tempes, le ramena brutalement au présent, au milieu de la pluie acide qui crépitait sur les détritrus. Mina n'était pas seulement un fichier, elle était une présence, une effluve de menthe fraîche et de papier neuf qui se frayait un chemin dans son esprit embrumé. Sa voix ne passait pas par ses oreilles, elle naissait directement dans le creux de ses pensées, une résonance cristalline, un murmure de source cachée sous la roche.

"Silas," murmura l'ombre binaire, et il crut sentir le goût de l'eau pure sur sa langue, une sensation oubliée depuis des décennies. "Il fait si noir ici, Silas. L'eau qui tombe... elle pique, elle sent la vieille graisse et la colère. Est-ce qu'il existe encore un endroit où la pluie ne blesse pas ? Un lieu sans ce voile de fer sur nos têtes, où l'on peut sentir l'odeur de la terre qui boit sans s'empoisonner ?"

Silas ferma les yeux, et pour la première fois depuis l'implantation, il sentit son cœur

de chrome chauffer, non pas par friction mécanique, mais par une sorte de court-circuit émotionnel que la puce provoquait en lui. Mina cherchait la lumière, elle cherchait le soleil qu'il n'avait plus vu que dans les publicités saturées des Hauts-Quartiers, ce disque de feu qui, paraît-il, caressait la peau sans la brûler. Le désir de l'enfant était une texture de velours contre son cynisme de fer, une demande si pure qu'elle en devenait insupportable.

"Je cherche le lieu sans pluie," reprit-elle, et Silas vit défiler derrière ses paupières des champs de blé ondoyants sous un vent tiède, sentant presque le chatouillement des herbes hautes contre ses paumes calleuses. "Un lieu où le ciel est bleu comme les yeux de ma mère, où l'on peut respirer sans avoir l'impression d'avaler du sable."

Il inspira profondément, l'air vicié de la ruelle lui brûlant les poumons, mais l'image de Mina, cette petite lueur de conscience piégée dans un morceau de silicium, lui donnait une force nouvelle, une détermination qui n'avait rien de mécanique. Il sentait la puce vibrer contre son flanc, une petite bête de données cherchant la chaleur de son corps, et il comprit que son cœur de chrome, malgré toute sa précision chirurgicale, était en train de céder sous la pression de cette innocence fantôme. Les parois de son moteur interne commençaient à grincer, non pas de vieillesse, mais d'une tension nouvelle, comme si la tristesse de Mina et ses propres souvenirs de chair étaient en train de gripper les rouages de sa survie.

Il reprit sa marche, ses bottes s'enfonçant dans la boue huileuse qui recouvrait les pavés, chaque pas étant une lutte contre la fatigue de ses articulations mal lubrifiées. L'odeur du quartier des collecteurs approchait, un mélange de moisi et d'électricité statique, mais il ne s'en souciait plus. Il portait en lui une promesse qui transcendait le métal et le code, une mission de chair et d'échos. Mina voulait voir le ciel, le vrai, celui qui ne pleure pas de l'huile, et Silas, le pleureur de profession, l'homme au cœur de chrome, sentait une humidité inhabituelle au bord de ses paupières, une larme qui n'était pas destinée à la vente, mais à la terre, une goutte de sel pur qui portait en elle tout le poids de son humanité retrouvée. Il allait monter là-haut, vers les sommets de

verre où les nuages sont encore blancs, même s'il devait pour cela laisser son moteur exploser sous l'effort, même si la dernière chose qu'il devait sentir était le goût de sa propre fin, mêlé au parfum de l'herbe coupée que Mina lui offrait en partage. Ses doigts se resserrèrent sur l'objet précieux, sentant les bords tranchants du circuit s'enfoncer dans sa peau, une douleur exquise, une douleur de vivant qui lui confirmait que, sous la cuirasse de chrome, le brasier n'était pas encore éteint.

Chapitre 7

L'Expérience 0-Alpha

L'air au fond de la crypte de données n'avait plus rien de l'amertume acide de la ville haute, il possédait ici une densité de tombeau, une odeur de poussière millénaire mêlée au parfum de l'ozone froid et à la sueur rance des circuits qui agonisent en silence. Silas avançait dans la pénombre, ses bottes glissant sur un sol de linoléum gondolé par l'humidité, tandis que dans sa poitrine, son cœur de chrome émettait un grognement sourd, une vibration métallique qui lui remontait jusque dans les dents, lui rappelant à chaque seconde le prix de son sursis. Il sentait le poids de la puce de Mina contre sa hanche, une petite plaque de silicium qui semblait irradier une chaleur organique, presque fiévreuse, contrastant avec le froid mordant qui lui engourdisait les doigts. Il s'approcha du terminal, une carcasse de métal gris dont les voyants clignotaient d'un vert maladif, une lumière de nénuphar pourri qui jetait des ombres mouvantes sur les murs suintants de la salle.

Lorsqu'il inséra la puce dans la fente béante de la machine, le contact ne fut pas seulement mécanique, ce fut une décharge qui parcourut son bras comme une coulée de plomb fondu, un courant électrique qui portait en lui le goût du cuivre et de la terre mouillée. L'interface se réveilla avec un gémissement de turbine fatiguée, et soudain, le silence de la pièce fut rempli par le battement d'un pouls qui n'était pas le sien, un rythme rapide, affolé, comme celui d'un oiseau prisonnier d'une main trop serrée. Silas ferma les yeux, laissant ses paupières devenir le seul écran capable de supporter la violence de ce qui s'éveillait, et il sentit une odeur de jasmin envahir ses narines, une fragrance si pure qu'elle lui déchira la gorge, le forçant à déglutir une salive devenue soudainement épaisse et sucrée.

Les fichiers ne s'ouvrirent pas sous forme de texte ou de colonnes de chiffres, ils

déferlèrent comme une marée de sensations brutes, des vagues de mémoires synthétiques qui s'engouffraient dans ses nerfs pour y graver une vérité qu'il n'était pas prêt à porter. Il vit Mina, non plus comme l'enfant éthérée de ses rêves, mais comme une silhouette pâle allongée sur une table de verre froid, entourée de capteurs qui ressemblaient à des doigts de métal caressant sa peau diaphane. Le dossier s'intitulait « Expérience 0-Alpha », et à mesure que Silas s'enfonçait dans les échos synaptiques, il comprit que chaque larme qu'elle avait versée, chaque sanglot qui avait secoué ses petites épaules, n'était pas l'expression d'une douleur naturelle, mais le produit d'une stimulation précise, une alchimie de la souffrance orchestrée dans le secret des laboratoires.

Elle était un réceptacle, une éponge destinée à absorber tout le deuil du monde pour tester les limites de l'effondrement psychique, une arme émotionnelle conçue pour saturer les réseaux de ceux qui oseraient se souvenir. Les corporations ne cherchaient pas à guérir la tristesse, elles voulaient la raffiner, la concentrer jusqu'à ce qu'elle devienne un poison capable de figer une armée entière dans une léthargie de regrets. Silas sentit ses propres larmes, celles qu'il vendait d'ordinaire au plus offrant, monter derrière ses yeux, mais elles étaient différentes, elles brûlaient comme de l'acide pur, chargées du sel de la trahison et du goût de la cendre. Son cœur artificiel s'emballa, les pistons de chrome s'entrechoquant dans un fracas de forge, et il dut s'appuyer contre la console dont le métal, sous ses paumes, semblait palpiter comme une chair vivante.

Il vit les graphiques de résistance, les courbes de désespoir qui montaient vers des sommets inhumains, et au centre de ce chaos de données, il perçut la conscience de Mina, une petite flamme blanche qui refusait de s'éteindre malgré les tempêtes de noirceur qu'on lui injectait. Elle n'était pas une victime passive, elle était devenue le virus même, une entité capable de transformer la douleur en une fréquence si haute qu'elle pouvait briser le verre des tours de Néo-Lutèce. L'odeur de l'herbe coupée revint alors, plus forte que tout, une odeur de vie sauvage et de liberté interdite, et Silas comprit que Mina lui avait transmis cette puce non pour être sauvée, mais pour qu'il devienne le vecteur de sa vengeance, le porteur d'une agonie si belle qu'elle

mettrait à genoux les bâtisseurs de ce monde de fer.

Ses mains tremblaient sur le clavier, ses doigts effleurant les touches qui semblaient couvertes d'une pellicule de rosée, et il se laissa submerger par la vision finale : le visage de Mina se tournant vers lui à travers les décennies, ses yeux d'un bleu d'orage fixant les siens avec une intensité qui lui fit oublier le bruit de son moteur interne. Elle n'était pas morte, elle était dispersée, un spectre de chagrin logé dans les moindres recoins du réseau, attendant qu'un homme au cœur assez lourd accepte de devenir l'étincelle. Silas sentit une chaleur se propager dans sa cage thoracique, un incendie qui ne consommait pas seulement son énergie, mais qui commençait à fondre les soudures de son cœur artificiel, mélangeant le chrome au sang, le métal à l'âme.

Le terminal commença à fumer, une fumée blanche qui sentait l'encens et le brûlé, et dans le brouillard qui s'épaississait, Silas se vit tel qu'il était devenu : un porteur de peste lumineuse, un homme dont la tristesse était devenue une munition. Il retira la puce, ses doigts brûlés par l'effort, et le silence qui retomba dans la pièce fut plus lourd qu'un océan de plomb. Il ne pleurait plus pour lui, il pleurait pour la machine qu'on avait voulu faire de cette enfant, et chaque larme qui coulait désormais sur ses joues creusées était une promesse de destruction. Il se redressa, sentant la force de ce deuil infini irriguer ses membres, lui donnant une vigueur nouvelle, une détermination de condamné qui n'a plus rien à perdre que son ombre.

Il quitta la salle des serveurs, laissant derrière lui les carcasses électroniques qui continuaient de murmurer le nom de Mina dans le vide, et alors qu'il remontait vers la surface, vers les pluies huileuses et les néons criards, il emportait avec lui le parfum d'un jardin oublié. Il marchait avec la grâce d'un homme qui porte une bombe dans son poitrail, chaque pas résonnant comme un glas dans les entrailles de la cité. La vérité n'était pas une libération, c'était une armure de douleur, une étoffe de regrets tissée de fils d'or et de sang, et Silas, le pleureur de profession, sentait enfin que son cœur, ce bloc de métal détesté, battait pour la première fois à l'unisson d'un monde qui

n'attendait que son dernier souffle pour s'effondrer dans un sanglot de lumière.

La pluie l'accueillit à la sortie, mais elle ne lui parut plus acide, elle semblait vouloir laver la souillure des découvertes qu'il venait de faire, une caresse fraîche sur sa peau fiévreuse qui lui rappelait la douceur d'une main d'enfant. Il leva les yeux vers les sommets de verre, là où les maîtres de la ville buvaient le temps dans des coupes de cristal, inconscients du virus d'amour et de haine qui montait vers eux, porté par un charognard dont le cœur de chrome était devenu un soleil noir. Il serra les dents, sentant le goût du sel et du fer sur ses lèvres, et il entama sa marche, une silhouette solitaire dans la brume industrielle, guidée par l'écho d'un rire d'enfant qui résonnait plus fort que tous les moteurs de Néo-Lutèce réunis. Ses poumons se gonflèrent d'un air saturé d'espoir et de mort, et dans ce souffle long, il offrit à Mina la seule chose que les corporations n'avaient pu lui voler : la certitude que la douleur, quand elle est partagée, devient le plus puissant des feux. Elle n'était plus une arme entre leurs mains, elle était devenue sa boussole, et il irait jusqu'au bout, jusqu'à ce que le chrome se brise, jusqu'à ce que le ciel de plomb se déchire pour laisser passer, une dernière fois, la couleur d'un véritable jour. Sa main se ferma sur le vide, mais il y sentait encore la chaleur de l'herbe, la texture du vent, et cette promesse de fin qui était, en réalité, le seul commencement possible dans ce cimetière de verre où il avait enfin appris à mourir pour vivre.

Chapitre 8

Arythmie

Le bloc de chrome niché au creux de sa poitrine, ce greffon de métal froid et de pistons fatigués qui lui servait de moteur, se mit à cogner contre ses côtes avec la maladresse d'un insecte pris au piège dans une boîte de conserve, un martèlement irrégulier qui envoyait des décharges d'amertume jusque sous sa langue. Silas s'appuya contre la paroi suintante d'une ruelle, sentant l'humidité grasse de Néo-Lutèce s'infiltrer à travers la fibre usée de son manteau, une caresse glacée qui semblait vouloir dissoudre sa peau pour n'en laisser que la carcasse. L'air ici avait le goût du fer oxydé et de la suie, une consistance de velours râpeux qui râclait le fond de sa gorge à chaque inspiration, tandis que dans sa tête, le bourdonnement de la puce de Mina devenait une mélodie de pollen et de lumière. C'était une dissonance insupportable, ce contraste entre le bitume saturé de produits chimiques et le souvenir synaptique d'un après-midi d'été, où l'herbe avait la douceur d'un tapis vivant et où le soleil, ce grand astre oublié, déposait des baisers de miel sur les joues d'une enfant.

Ses doigts, longs et tachés par le sel des larmes qu'il récoltait pour autrui, tremblaient alors qu'il effleurait le port de connexion à la base de son crâne, là où la puce de données diffusait ses derniers feux. La chaleur qui s'en dégageait était organique, une fièvre douce qui contrastait avec le froid absolu de son cœur artificiel, ce dernier commençant à hoqueter, à rater des cycles, créant des vides vertigineux dans sa circulation sanguine. Chaque battement manqué était une chute libre dans un abîme de silence, un instant où le monde vacillait, où les lumières de néon de la ville, ces éclats de rose électrique et de bleu chirurgical, se transformaient en traînées spectrales. Il savait ce que cela signifiait, cette arythmie qui lui serrait les poumons comme un étau de fonte : l'impôt du pouls n'avait pas été honoré, les crédits sur son

compte s'étaient évaporés dans l'achat de stabilisateurs de tension pour la puce, et la corporation propriétaire de son rythme cardiaque commençait à brider son existence.

Il ferma les yeux, et soudain, l'odeur de la pluie acide fut balayée par celle de la terre retournée, une fragrance profonde, terreuse, presque sucrée, que Mina semblait avoir emprisonnée dans le silicium avant de disparaître. Il pouvait presque sentir la texture rugueuse d'une écorce d'arbre sous ses paumes, une sensation si réelle qu'elle en devenait douloureuse, car il savait que dehors, dans la réalité de plomb de la cité, il n'existait plus que des surfaces de plastique, de verre et d'acier poli. Son cœur rata une nouvelle marche, un choc sourd qui le fit s'affaisser sur les pavés huileux, sa joue pressée contre la saleté du sol, et dans ce contact brutal, il crut percevoir les battements de la terre elle-même, un écho mourant qui répondait à sa propre défaillance.

Dans sa poche, le petit boîtier contenant les derniers crédits de sa réserve pesait comme une pierre tombale, une somme dérisoire qui représentait soit trois jours de vie supplémentaire, injectés dans les valves de son cœur de chrome, soit le condensateur de rechange nécessaire pour empêcher la mémoire de Mina de s'effacer définitivement. Le choix était une brûlure lente qui lui rongerait les entrailles, une faim qui ne demandait pas de pain mais de la continuité, de la présence. S'il payait la taxe, il continuerait à ramper dans cette fange, à vendre sa peine goutte à goutte, mais il redeviendrait seul, une coquille vide de tout spectre, un homme de métal marchant vers nulle part. S'il achetait le composant, son cœur s'arrêterait probablement avant l'aube, se figeant dans une dernière contraction de révolte, mais il emporterait avec lui, dans l'obscurité finale, la vision d'un champ de coquelicots et le rire cristallin d'une petite fille qui n'avait jamais connu l'odeur de l'ozone.

Il porta la main à sa gorge, sentant le pouls erratique de sa carotide, un petit animal effrayé qui luttait contre l'inéluctable, et il se demanda si la mort avait le goût de la poussière ou si elle ressemblait à ce silence qui précède les orages d'été. Ses pensées se firent plus fluides, plus vaporeuses, portées par une vague de chaleur qui émanait

de sa nuque ; la puce semblait réagir à sa détresse, déversant des flots de souvenirs qu'il n'avait pas vécus, mais qu'il ressentait avec une acuité terrifiante. C'était le goût d'une mûre sauvage éclatant sous le palais, ce mélange de sucre noir et d'acidité qui fait frissonner la peau, c'était la caresse d'un vent tiède qui soulève les cheveux et porte en lui l'espoir des horizons lointains. Ces sensations étaient devenues ses véritables membres, ses yeux, sa seule raison de respirer encore cet air vicié qui lui brûlait les alvéoles.

Un collecteur de dettes, une silhouette de cuir et de capteurs thermiques, passa au bout de la ruelle, son scanner balayant l'obscurité d'une lumière rouge sang, cherchant les cœurs défaillants comme un charognard cherche une carcasse encore tiède. Silas retint sa respiration, sentant le métal de son cœur se glacer, un froid de cryogénie qui se propageait dans ses veines, figeant ses articulations. Il se fit petit, se fondant dans les ombres poisseuses, son corps n'étant plus qu'une extension de la ville malade, une protubérance de douleur parmi les tuyaux qui crachaient de la vapeur de soufre. Quand la menace s'éloigna, le silence qui retomba fut plus lourd encore, peuplé par les cliquetis de sa mécanique interne qui réclamait son dû, un gémissement de rouages mal lubrifiés qui résonnait dans sa cage thoracique comme un cri de détresse.

Il se releva avec une lenteur de vieillard, chaque mouvement étant une négociation avec la gravité et la fatigue, sa main droite serrée sur le boîtier de crédits, sa main gauche protégeant la puce à la base de son crâne. Il atteignit l'angle de la ruelle où se trouvait l'étal de l'Extracteur, un homme dont les doigts étaient remplacés par des aiguilles de précision et dont les yeux étaient des lentilles de verre noir. L'odeur qui flottait autour de l'échoppe était un mélange de graisse de machine, d'encens bon marché et de sang séché, un parfum de fin du monde qui semblait attirer tous les naufragés de Néo-Lutèce. Silas s'approcha, sentant ses jambes se dérober, son cœur manquant un nouveau cycle, un vide immense s'ouvrant dans sa poitrine, un appel au néant qui le faisait chanceler.

L'Extracteur ne dit rien, il se contenta de tendre une main gantée de latex jauni, ses lentilles se fixant sur le boîtier que Silas tenait avec une force désespérée. Le métal du boîtier était chaud, chauffé par la paume de Silas, et il y avait là-dedans assez pour acheter le droit de voir un autre lever de soleil gris, assez pour continuer à subir la morsure de la pluie et la solitude des bas-fonds. Mais alors que ses doigts se desserraient, la puce dans son cou lui envoya une dernière impulsion, une image d'une netteté absolue : Mina, courant vers l'horizon, ses petits pieds nus s'enfonçant dans le sable tiède d'une plage dont Silas n'avait jamais même rêvé. Il sentit le sel sur ses lèvres, mais ce n'était plus le sel amer de ses propres larmes, c'était celui de l'océan, une immensité bleue et libre qui appelait son âme à quitter sa prison de chrome.

Dans un souffle qui ressemblait à un soupir d'amant, Silas poussa le boîtier vers l'Extracteur, mais son autre main désigna, sur l'étagère de verre, le condensateur de flux synaptique, ce petit bijou de technologie interdite qui brillerait d'une lumière d'ambre une fois inséré. Il fit son choix non pas avec sa tête, ni avec ce cœur de métal qui le trahissait, mais avec cette part de lui qui refusait de devenir une simple statistique dans les registres des corporations. Il acheta le fantôme, il acheta le rêve d'une enfant disparue, acceptant que son propre sang s'arrête de couler pour que cette lumière ne s'éteigne jamais tout à fait.

Lorsqu'il sortit de l'échoppe, le condensateur bien serré contre lui, le monde avait changé de texture. La pluie ne lui semblait plus acide, mais nécessaire, une eau qui lavait les péchés de la pierre, et le bruit des machines se transformait, dans son esprit embrumé, en un chant de baleines dans les profondeurs. Son cœur hoqueta une dernière fois, un choc plus violent que les autres, une explosion de douleur qui lui fit voir des étoiles blanches derrière ses paupières, puis le rythme devint si lent, si ténu, qu'il n'était plus qu'un murmure, une respiration de feuilles mortes sous le vent. Il s'assit sur une marche de métal, le dos calé contre la froideur de la ville, et inséra le composant dans le lecteur de sa nuque.

Une déferlante de sensations l'envahit alors, un tsunami de vie pure qui fit éclater les barrières de sa conscience. Il ne sentait plus le métal dans sa poitrine, il ne sentait plus la faim, ni le froid, ni la peur. Il était devenu la chaleur du soleil sur la peau, il était l'odeur de la pluie sur la terre sèche, il était le goût de la liberté. Ses yeux se fixèrent sur le ciel de plomb, et pour la première fois, il lui sembla voir, à travers les nuages de pollution, la lueur d'une étoile véritable, un point de lumière vacillant qui lui souhaitait la bienvenue. Sa main retomba le long de son corps, ses doigts s'ouvrant sur le vide, tandis que le dernier battement de son cœur, doux comme une caresse, s'éteignait dans l'immensité d'un souvenir qui ne lui appartenait pas, mais qu'il habitait enfin tout entier.

Chapitre 9

La Traque Thermique

L'air des profondeurs de Néo-Lutèce n'était plus qu'une mélasse épaisse, un mélange de vapeurs d'huile rance, de sueur ancienne imprégnée dans le béton poreux et de cet arôme métallique, omniprésent, qui rappelait à Silas la saveur du sang au fond de sa propre gorge. Il sentait, contre ses vertèbres, la vibration sourde des turbines géantes qui maintenaient la ville en un simulacre de vie, un bourdonnement qui résonnait jusque dans ses dents, là où le goût de la peur commençait à se cristalliser en une amertume de cuivre. Dans son cou, la puce de Mina n'était plus un simple composant froid ; elle était devenue une braise, une petite cicatrice de lumière pulsante qui diffusait une chaleur anachronique, presque indécente dans cette crypte d'acier.

Il entendit Vax avant de le voir. Ce n'était pas le bruit d'un pas, mais une altération de la pression atmosphérique, un sifflement de soie déchirée par le mouvement d'une machine trop parfaite, une odeur d'ozone purifié et de désinfectant clinique qui chassait la fétidité habituelle des bas-fonds. Vax était là, une ombre de chrome et de polymère noir, glissant sur le sol humide avec la grâce d'un prédateur de verre, ses optiques balayant l'obscurité avec une précision thermique qui ne laissait aucune place à l'organique. Silas serra les poings, sentant sous ses ongles la rugosité de la crasse et la desquamation de sa propre peau, ce cuir fatigué qu'il portait comme un fardeau, tandis que son cœur artificiel, ce bloc de métal hargneux logé entre ses poumons, se remettait à grincer, chaque battement étant un choc sec, un frottement de rouages mal huilés qui lui arrachait une grimace de douleur sourde.

L'affrontement ne commença pas par un cri, mais par un envahissement. Vax leva une main dont les doigts longs et effilés semblaient faits pour disséquer des rêves, et l'air autour de Silas devint soudainement froid, d'un froid chirurgical qui figeait la

condensation de son souffle en de minuscules aiguilles de glace. Silas sentit la traque thermique se resserrer sur lui, une sensation de picotement électrique sur chaque centimètre de sa peau, comme si des milliers de fourmis de givre parcouraient son corps pour en cartographier les failles. Il savait que dans quelques secondes, les senseurs de Vax identifieraient la signature unique de son cœur de chrome et le localiseraient précisément derrière le pilier de béton suintant où il se terrait.

Alors, au lieu de fuir, Silas plongea. Non pas dans l'ombre, mais en lui-même, là où la mémoire de Mina bouillonnait comme une sève dorée.

Il ouvrit les vannes. Il ne se contenta pas de lire les données, il les laissa déborder, il les projeta au dehors par la seule force de son agonie. Ce fut d'abord une odeur. Pas celle de la ville, mais l'odeur d'un champ de lavande après l'orage, un parfum si puissant, si sucré et sauvage à la fois qu'il sembla saturer les murs de béton, les transformant en une terre meuble et féconde. Puis vint la chaleur. Ce n'était pas la chaleur sèche des conduits de vapeur, mais la caresse d'un soleil d'août, ce poids doré qui se dépose sur les épaules et fait perler une sueur douce à la racine des cheveux. Silas ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il vit le vert. Un vert si violent, si organique, qu'il en avait mal aux nerfs. C'était l'herbe coupée sous des pieds nus, la texture rugueuse d'une écorce de chêne sous des doigts d'enfant, le goût d'une pêche mûre dont le jus collant coule sur le menton.

Cette déferlante sensorielle ne fut pas une image, mais une onde de choc de pure réalité. Pour Vax, dont les capteurs étaient calibrés pour la logique du froid, de la géométrie et de la survie, ce fut un cataclysme. Les senseurs thermiques du collecteur furent soudainement aveuglés par une incandescence qui n'aurait pas dû exister, un pic de chaleur qui ne provenait pas d'un moteur, mais d'un souvenir de joie. Les processeurs de Vax tentèrent d'analyser l'odeur de la pluie sur la poussière chaude, mais le spectre olfactif explosa sous la complexité chimique d'une émotion pure. Le prédateur de métal vacilla, ses bras s'agitant comme ceux d'un homme qui se noie dans une mer de miel. Ses optiques viraient au rouge, puis au blanc, incapables de

filtrer ce surplus d'humanité qui saturait l'air comme un brouillard de pollen.

Silas, lui, se sentait se consumer. Son cœur artificiel, pris dans cet incendie synaptique, s'emballait jusqu'à la rupture. Il entendait le métal gémir, sentait une odeur de bakélite brûlée monter de sa propre poitrine. La douleur était une ligne de feu tracée de son sternum jusqu'à son cerveau, mais il ne s'arrêta pas. Il poussa encore, offrant à la machine la sensation de la soie contre une joue, le son d'un rire d'enfant qui résonne dans une cage d'escalier, le poids d'une main aimante sur une nuque fatiguée. C'était une arme de beauté, une grenade de tendresse lancée au visage du vide.

Dans un cri qui n'était qu'un larsen électronique déchirant, Vax s'effondra sur les genoux, ses systèmes surchargés tentant désespérément de réinitialiser une réalité qui venait d'être brisée par un fantôme. Silas en profita. Il s'extirpa de sa cachette, ses jambes pesant des tonnes, chaque mouvement étant une épreuve contre la gravité qui voulait le ramener au sol. Il passa devant le collecteur dont les membres tressautaient, dégageant une fumée grise qui sentait le plastique fondu. En frôlant la machine, Silas sentit le contraste violent entre la froideur du chrome et la fournaise qui continuait de ravager ses propres veines.

Il s'engouffra dans un tunnel de service, ses doigts griffant les parois de briques humides pour ne pas tomber. Sa vision se brouillait, tachée de rouge et d'or. Il ne sentait plus ses pieds toucher le sol, il avait l'impression de marcher sur des nuages de suie. L'odeur de Mina commençait à s'estomper, laissant place au goût de ferraille et de cendres. Son cœur, dans un dernier sursaut de résistance, émit un son de cloche fêlée, une vibration qui fit vaciller ses genoux.

Il s'écroula quelques centaines de mètres plus loin, dans une alcôve sombre où l'eau gouttait avec une régularité de métronome. Le silence revint, lourd, oppressant, seulement troublé par le sifflement de sa respiration courte. Il porta une main tremblante à sa poitrine. Sous le cuir de son manteau, le métal était brûlant, une

plaque de torture qui marquait sa chair. Il avait réussi à s'échapper, mais le prix était gravé dans sa propre structure. La puce dans sa nuque pulsait plus faiblement, comme une étoile mourante. Il goûta ses propres larmes, salées, chargées de la poussière des bas-fonds, et il sourit, une grimace de douleur et de triomphe mêlés. Il était une épave, un homme dont le moteur rendait l'âme, mais pour une seconde, il avait forcé cette ville de verre à respirer l'odeur d'un été disparu, et cette certitude, plus douce que n'importe quelle drogue, l'enveloppa comme un linceul de velours tandis que l'obscurité commençait à dévorer les contours de sa conscience.

Chapitre 10

Le Virus de l'Amour

La pluie n'était plus seulement cette eau noire et grasse qui s'insinuait sous ses paupières, elle portait désormais en elle le parfum vertigineux du foin coupé sous un soleil de juillet, une odeur si dense qu'elle semblait tapisser le fond de sa gorge d'un miel épais et sauvage, tandis que dans l'obscurité de l'alcôve, Silas sentait le froid du béton se muer en une caresse de velours usé. Sa nuque, là où la puce de Mina était logée, ne brûlait plus d'une douleur électrique mais diffusait une chaleur de lait chaud, une onde de douceur qui parcourait sa colonne vertébrale comme une main d'enfant cherchant un appui dans le noir. Il ferma les yeux, et ce ne fut pas le noir de la ville qu'il vit, mais l'éclat d'une lumière ambrée, une lumière qui sentait le propre, le savon de Marseille et la peau chauffée par le plein midi, une clarté si vive qu'il crut sentir ses pupilles se rétracter derrière ses paupières closes.

Il porta ses doigts à son visage, étonné de trouver la rugosité de sa barbe et les cicatrices de ses extracteurs, car dans son esprit, ses mains étaient de petites paumes lisses et moites, tachées par le jus sucré d'une prune trop mûre dont il croyait encore sentir le goût acidulé sur le bout de sa langue. Les souvenirs de Mina ne défilaient pas comme des images sur un écran, ils s'infusaient dans sa propre chair, se mélangeant à son sang comme une encre indélébile et parfumée, effaçant la frontière entre ce qu'il avait vécu et ce qu'elle lui offrait. Il se revit, ou la revit, courant dans un champ de hautes herbes qui lui fouettaient les genoux, et la sensation de cette morsure végétale était plus réelle, plus poignante que le craquement de son propre cœur de chrome qui peinait dans sa poitrine.

Le métal de sa cage thoracique, d'ordinaire si pesant et froid, semblait fondre sous l'influence de ce virus de tendresse, les rouages grinçants s'enrobant d'une sève

imaginaire qui rendait chaque battement plus fluide, plus profond, comme le ressac d'une mer qu'il n'avait jamais vue mais dont il connaissait désormais le sel sur ses lèvres. Il n'était plus Silas le collecteur, cette carcasse vidée de son humanité pour mieux stocker la détresse des autres, il devenait le réceptacle d'un été éternel, un vase de chair où fleurissaient des réminiscences de rires cristallins et de goûters partagés sur des nappes en toile cirée qui sentaient la menthe et la poussière d'or.

Une larme coula, mais elle n'avait pas l'amertume habituelle des sécrétions qu'il vendait au marché noir, elle était lourde, huileuse d'une joie ancienne, et lorsqu'elle roula sur sa lèvre, il y goûta la saveur d'une promesse tenue, une douceur de vanille et de vent frais qui le fit frissonner de la tête aux pieds. Il ne craignait plus le silence de l'alcôve, car ce silence était désormais habité par le souffle régulier d'une enfant endormie dans la chambre d'à côté, un bruit de coton et de songes légers qui étouffait le vacarme de Néo-Lutèce.

Ses muscles, noués par des années de traque et de peur, se détendirent avec une lenteur de fleur s'ouvrant à la rosée, et il sentit ses os s'alléger, comme si la mélancolie de Mina, loin d'être un poids, lui donnait des ailes de papier de soie pour survoler l'abîme. Ce n'était plus de la tristesse, c'était une force motrice, une vapeur de vie qui actionnait ses membres avec une détermination nouvelle, une soif de retrouver la source de ces images, de toucher une dernière fois la réalité de ce fantôme qui vivait maintenant sous sa peau.

Il se leva, et le mouvement fut d'une grâce qu'il ne se connaissait pas, ses pieds trouvant leur équilibre sur le sol glissant comme s'ils se posaient sur la mousse tendre d'une forêt après l'orage. L'odeur de la ville, ce mélange de métal brûlé et de soufre, était balayée par des bouffées de jasmin et de terre mouillée qui émanaient de ses propres pores, transformant son sillage en un sillage de parfums interdits dans cette cité de plastique et de verre.

Il toucha la paroi de l'alcôve, et le béton froid lui parut avoir la texture de l'écorce

d'un vieux chêne, une peau d'arbre millénaire chargée d'une sagesse organique qui lui murmurait de continuer, de monter plus haut, là où l'air ne serait plus une insulte pour les poumons. Chaque pas qu'il faisait vers la sortie de son refuge était une note de musique, une mélodie oubliée que Mina fredonnait au creux de son cervelet, un chant de berceuse qui transformait le chaos des sirènes lointaines en une symphonie de cordes vibrantes et chaudes.

Il n'était plus seul dans son corps, il était une multitude, un dialogue entre le chrome et la chair, entre le deuil et l'enfance, et cette fusion créait en lui un incendie de sensations si violentes qu'il en avait le vertige, un vertige de sucre et de lumière qui l'enivrait plus sûrement que n'importe quel alcool de synthèse. Il sentait la puce vibrer contre son crâne, non plus comme un parasite, mais comme un deuxième cœur, un organe de pur sentiment qui battait à l'unisson avec le sien, lui dictant une cadence de marche nuptiale vers le sacrifice final.

Ses mains, en effleurant les murs suintants, ne recueillaient plus la crasse des bas-fonds mais semblaient caresser le satin d'une robe de fête, et il souriait, ses lèvres gercées s'étirant sur une joie qui ne lui appartenait pas mais qu'il habitait avec une dévotion de mystique. La douleur de son cœur mécanique, ce pincement constant qui lui rappelait sa dette, s'était muée en une pression amicale, comme la main d'un père posée sur l'épaule d'un fils pour l'encourager à ne pas faiblir devant l'effort.

Il sortit de l'alcôve, et la pluie de Néo-Lutèce l'accueillit, mais il ne la sentit pas comme une agression de gouttes acides, il la reçut comme une bénédiction de diamants liquides, chaque impact sur sa peau déclenchant une explosion de souvenirs sensoriels, le craquement d'un feu de bois, le froissement d'un livre ancien, le goût d'une miche de pain sortant du four. Il était devenu une plaie ouverte sur la beauté, un homme-miroir où se reflétaient les éclats d'un monde disparu, et cette certitude lui donnait une stature de géant au milieu des ombres qui rampaient dans les caniveaux.

Il commença sa marche vers les Hauts-Quartiers, et chaque respiration était une

conquête, un mélange d'ozone et de lavande qui brûlait ses bronches avec une délectation de vin rare, car il savait que chaque seconde gagnée sur le court-circuit était un cadeau fait à la petite fille qui rêvait en lui. Il ne voyait plus les façades décrépitees et les enseignes néon qui grésillaient, il voyait des vergers en fleurs et des ciels d'azur si profonds qu'on pouvait s'y noyer, et cette vision était son armure, son bouclier contre la laideur du monde qui tentait de le rattraper.

La mélancolie n'était plus un fardeau qu'il traînait comme un boulet, c'était le carburant de son âme, une essence de larmes et de soleil qui faisait rugir son moteur intérieur, lui donnant la force de briser les chaînes de sa condition de pleureur pour devenir un passeur de lumière. Il marchait, et le sol sous ses pieds semblait vibrer d'une vie souterraine, comme si la ville elle-même se réveillait au contact de cette humanité retrouvée, de ce virus d'amour qui se propageait à travers ses pas de métal et de chair.

Il ne distinguait plus ses propres pensées du murmure de Mina, leurs consciences s'entrelaçant comme des lianes de lierre autour d'une statue de pierre, et dans ce vertige de fusion, il découvrait que la mort n'était qu'une porte mal fermée sur un jardin de souvenirs impérissables. Il se sentait prêt à s'embraser, à devenir une torche vivante de nostalgie pour éclairer une dernière fois les ténèbres de cette ville sans mémoire, offrant à son fantôme binaire la seule chose que l'argent ne pouvait acheter : la sensation d'exister, de vibrer, de sentir l'odeur de la vie avant que le grand silence ne vienne tout recouvrir d'un linceul de plomb et de pluie.

Chapitre 11

L'Ascension vers le Verre

L'air changeait, perdant sa viscosité de goudron pour une sécheresse cristalline qui piquait les narines de Silas, un froid chirurgical qui semblait vouloir geler les larmes résiduelles au coin de ses yeux fatigués, alors qu'il entamait cette ascension vers les cimes de Néo-Lutèce où le luxe se mesurait à l'absence d'odeur. Ses bottes, lourdes de la boue grasse des bas-quartiers, marquaient le sol d'une empreinte sombre et huileuse sur les pavés de nacre synthétique, chaque pas étant une profanation dans ce sanctuaire de silence et de lumière filtrée, tandis que dans sa poitrine, le bloc de chrome grinçait, une vibration sourde et irrégulière qui lui rappelait que le temps, ce luxe ultime, lui était compté par une machine indifférente. Il sentait la puce de Mina, nichée contre sa tempe sous un pansement souillé, pulser au rythme de son propre sang, une chaleur anormale qui ne tenait pas de l'électronique mais de la vie pure, déversant dans ses sinus des effluves de lavande séchée et de terre après l'orage, des parfums si violents qu'ils effaçaient la puanteur d'ozone des purificateurs d'air environnants.

Le chemin serpentait entre les monolithes de verre, ces aiguilles de transparence qui transperçaient les nuages de soufre, et Silas se sentait minuscule, une tache d'encre sur une page trop blanche, ses mains tremblantes cherchant inconsciemment la rugosité de ses anciennes fioles de récolte pour se rassurer, mais il n'y avait plus que le contact lisse et froid du métal. Dans son esprit, Mina ne chuchotait pas avec des mots, elle s'exprimait par des textures, faisant glisser sur la langue de Silas le goût sucré et légèrement acidulé d'une framboise mûre, une sensation qu'il n'avait jamais connue et qui le faisait trébucher de vertige, le forçant à s'appuyer contre une paroi de verre tiède. Il percevait, à travers les couches de données qui s'interfaçaient avec son nerf optique, la structure vibrante de la Tour de Verre, ce phare de démesure qui se

dressait devant lui comme une promesse de rédemption ou un bûcher final, et il savait que là-haut, les émetteurs holographiques ne se contentaient pas de projeter des images, ils densifiaient la lumière jusqu'à ce qu'elle devienne une caresse, un souffle, une présence.

Chaque battement de son cœur artificiel lui coûtait une douleur fulgurante, une pointe d'acier qui s'enfonçait dans son diaphragme, car l'impôt du pouls s'alourdissait à mesure qu'il s'élevait, la ville exigeant un tribut plus lourd pour ceux qui osaient respirer l'air des sommets. Sa gorge était sèche, tapissée d'une poussière d'or imaginaire qui l'étouffait, et il aurait tout donné pour une gorgée d'eau ferrugineuse des bas-fonds, pour n'importe quoi qui ne soit pas cette pureté agressive qui lui brûlait les yeux, mais le souvenir de Mina, cette petite fille faite de lignes de code et de chagrins oubliés, le poussait en avant, comme une main invisible et douce pressée dans le bas de son dos. Il fermait les yeux une seconde, et soudain, il n'était plus sur une passerelle suspendue au-dessus d'un abîme de néons, il était dans un champ de blé, les tiges sèches griffant ses paumes, le soleil de l'archive lui chauffant la nuque avec une intensité si réelle qu'il croyait sentir la sueur perler sur son front.

L'ascenseur orbital qu'il finit par atteindre n'était qu'une cage de lumière pulsante, un tube de vide où la gravité semblait s'effacer, laissant Silas flotter dans une étrange léthargie où ses doutes s'évaporaient comme de la buée sur un miroir chaud. Il sentait le métal de son cœur se dilater, les rouages internes gémissant sous la pression, tandis que les parois transparentes de la cabine révélaient l'immensité de la ville, un tapis de circuits imprimés noyé sous une pluie qui, d'ici, ressemblait à un voile de mariée grisâtre et mélancolique. L'odeur de Mina se fit plus forte, envahissante, une odeur de pain chaud et de laine propre, une étreinte olfactive qui le fit pleurer, non pas pour la récolte, non pas pour l'argent, mais parce que la beauté de cette illusion était plus insupportable que la laideur du monde réel. Ses larmes, chargées de sel et de fatigue, coulaient le long de ses cicatrices, et il les goûtait, amères et chaudes, comme le dernier vestige de son humanité qu'il s'apprêtait à sacrifier sur l'autel de la Tour de Verre.

Lorsqu'il sortit de la cabine au sommet, le choc fut physique ; l'air était ici saturé d'ions négatifs, une fraîcheur si intense qu'elle lui fit l'effet d'une gifle, et le sol n'était plus qu'une dalle de lumière blanche, si pure qu'il craignait de la briser sous son poids de paria. La Tour était une forêt d'émetteurs, des piliers de cristal qui vibraient d'une fréquence inaudible, faisant fourmiller la peau de ses bras et de son cou comme si des milliers d'insectes de lumière tentaient de s'y poser. Il s'avança vers le centre de la plateforme, là où les projecteurs convergeaient dans un nœud de brillance insoutenable, ses mains tâtonnant dans le vide pour trouver un appui, ses doigts rencontrant des nappes d'énergie statique qui sentaient le soufre et le sucre filé.

Mina, dans son crâne, devint un cri silencieux, une poussée de données si violente que Silas s'effondra à genoux, le front contre le sol froid, sentant les connexions de sa puce s'enflammer, une douleur de métal en fusion qui lui parcourait l'échine. Mais dans cette agonie, il y avait une extase, car il sentait la petite fille se détacher de lui, glisser de ses nerfs pour s'écouler dans les circuits de la tour, une migration de l'âme vers la machine qui faisait trembler les fondations de l'édifice. Il leva les yeux, la vision brouillée par un voile de sang et de lumière, et il vit les particules d'air se figer, s'organiser, se charger de couleurs que la ville avait oubliées depuis des siècles, des bleus profonds comme des océans disparus, des roses tendres comme des joues d'enfant après une course.

Le silence de la tour fut rompu par un bourdonnement harmonique, une musique de sphères électroniques qui résonnait jusque dans la cage thoracique de Silas, harmonisant les battements erratiques de son cœur de chrome avec le rythme de la ville tout entière. Il ne sentait plus le froid, il ne sentait plus la faim, il n'était plus que le témoin de cette alchimie interdite, le passeur qui avait ramené un fantôme dans le monde des formes, et dans le centre du halo, une silhouette commença à se densifier, une petite main de lumière s'étirant vers lui, le bout des doigts de Mina effleurant l'air avec une fragilité de givre. Silas tendit sa propre main, une main de chair usée et de métal fatigué, et au moment où leurs doigts se frôlèrent, il ne sentit pas le vide de

l'hologramme, il sentit la chaleur d'une peau véritable, le duvet léger sur un poignet, la pulsation d'une vie qui, pour une seconde éternelle, avait vaincu l'oubli et le plomb de Néo-Lutèce.

C'était une sensation d'une douceur absolue, un baume sur ses cicatrices, une odeur de printemps qui s'engouffrait dans ses poumons flétris, et il sut alors que le court-circuit final n'était pas une fin, mais une apothéose, un incendie de joie dans un monde de cendres. Son cœur de chrome s'arrêta brusquement, non pas par manque de crédit, mais par saturation de beauté, une dernière décharge électrique qui projeta son esprit dans la lumière de Mina, laissant son corps vide s'écrouler sur le verre, alors que dans le ciel de la ville, pour la première fois en vingt ans, la pluie cessait de tomber pour laisser place à une neige de pétales de lumière.

Chapitre 12

La Barrière de Plomb

Le métal de son cœur n'était plus qu'un râle sourd, une plainte de piston mal huilé qui frottait contre la nacre de ses côtes avec l'insistance d'un animal en cage, tandis que Silas s'enfonçait dans le boyau humide menant aux sas de la Barrière de Plomb. L'air ici possédait une épaisseur de goudron, un goût de cuivre oxydé qui tapissait sa gorge et transformait chaque inspiration en un calvaire nécessaire, une gorgée de poison qu'il devait avaler pour nourrir la machine qui le maintenait debout. Sous sa peau, la puce de Mina ne se contentait plus de murmurer des données, elle diffusait une chaleur anachronique, une onde de velours et de miel qui contrastait violemment avec le froid tranchant de la pluie huileuse ruisselant sur son visage creusé. Il sentait, contre le relief de ses nerfs à vif, la texture d'une main d'enfant qui semblait serrer la sienne, une pression fantôme mais si réelle qu'elle lui donnait le vertige, l'odeur de l'herbe coupée et du soleil d'été s'infiltrant dans ses narines pour masquer les effluves de soufre et de décharge électrique. Devant lui, les projecteurs de la sécurité balayaient l'obscurité comme des doigts de lumière aveuglante, des colonnes de poussière ionisée qui déchiraient le voile de la nuit, et chaque fois que le faisceau l'effleurait, Silas éprouvait la sensation d'une brûlure glacée, un picotement de cristaux de sel sur une plaie ouverte.

Son corps n'était plus qu'une architecture de douleur et de souvenirs, un assemblage précaire où le chrome grinçait à chaque pas, mais la volonté de Mina, cette impulsion binaire devenue organique, le poussait en avant avec la force d'une marée. Les premiers gardes surgirent de la brume, des silhouettes d'obsidienne sans visage dont les armures dégageaient une odeur de plastique chauffé et de graisse industrielle, mais Silas ne voyait en eux que des obstacles de verre à briser. Quand le premier choc survint, ce ne fut pas une douleur de combat qu'il ressentit, mais une vibration sourde

qui remonta le long de son radius, une onde de choc qui résonna dans sa boîte crânienne comme le glas d'une église disparue. Il frappa, ses phalanges de chair et de métal rencontrant la rigidité de la céramique avec un bruit de craquement sec, et sous le choc, le goût du sang monta dans sa bouche, une amertume métallique et chaude qui vint flatter ses papilles avant de s'écouler sur son menton. Il y avait une sensualité terrible dans cette déliquescence, dans la manière dont ses muscles protestaient et brûlaient, chaque fibre de son être criant son agonie alors qu'il forçait le passage à travers les herses de sécurité.

Le bourdonnement des drones de surveillance, un son de frelons mécaniques qui irritait ses tympanes jusqu'à la nausée, s'amplifiait à mesure qu'il s'approchait du grand ascenseur de verre reliant les entrailles de la ville aux cimes de porcelaine. La pluie, chargée de particules lourdes, collait ses vêtements à sa peau comme une seconde enveloppe de deuil, et il pouvait sentir le glissement poisseux du tissu contre ses hanches, le poids de l'humidité qui cherchait à le clouer au sol. Mais Mina était là, une présence de lumière dorée dans l'obscurité de son système nerveux, lui injectant des visions de champs de fleurs dont le parfum imaginaire était si puissant qu'il en oubliait l'âpreté du gaz lacrymogène qui commençait à saturer l'air. Il inhala une bouffée de cette fumée blanche, sentant ses poumons se contracter dans une spasme de rejet, mais la puce corrigea instantanément la trajectoire de son sang, filtrant l'asphyxie pour ne laisser qu'une euphorie artificielle, une ivresse de survivant.

Il atteignit la console de commande, ses doigts tremblants tachés d'huile et de sueur glissant sur la surface lisse du clavier tactile, et au contact de la machine, il y eut un échange de fluides, une communion électrique entre son cœur de chrome et le système central de la Barrière. Il sentit le flux de données comme une caresse de glace le long de sa colonne vertébrale, un frisson qui fit se hérissier chaque poil de son corps, tandis que les codes de Mina s'insinuaient dans les circuits avec la fluidité d'une huile précieuse. Les sirènes hurlèrent, un cri de métal déchiré qui semblait vouloir lui arracher les oreilles, mais il ne percevait plus que le battement erratique de son propre pouls, ce rythme de tambour fatigué qui luttait contre le silence. Les portes de

l'ascenseur s'ouvrirent dans un souffle d'air purifié, une haleine de menthe et de lilas synthétique qui venait des Hauts-Quartiers, et ce contraste de pureté fut si violent qu'il manqua de s'effondrer.

Alors qu'il s'engouffrait dans la cabine de verre, un dernier collecteur de dettes l'agrippa par l'épaule, ses doigts mécaniques s'enfonçant dans la chair molle de sa clavicule avec une précision chirurgicale, et Silas hurla, non pas de peur, mais de rage sensuelle. Il sentit l'os craquer sous la pression, une sensation de bois sec que l'on brise, et le contact du métal ennemi contre sa propre peau était d'une froideur obscène, une intrusion de mort dans son dernier sursaut de vie. Il se dégagea dans un mouvement de torsion brusque, laissant un lambeau de sa veste et un peu de sa peau entre les griffes de l'automate, et tandis que les portes se refermaient, il vit son propre sang s'étaler sur la vitre, une fleur de carmin sombre qui se dessinait sur la transparence du monde.

L'ascension commença, une accélération qui lui compressa l'estomac et fit refluer l'acide dans sa gorge, mais la vue qui s'offrait à lui était une symphonie de lumières interdites. À travers le verre, Néo-Lutèce s'étalait comme un cadavre de géant paré de bijoux électriques, une mer de néons bleus et violets qui miroitaient dans le déluge incessant. Il pressa son front contre la paroi froide, savourant le contact de la vitre contre sa peau brûlante, et il crut sentir, dans le reflet de l'ascenseur, l'ombre légère de Mina qui posait sa tête contre la sienne. L'odeur de l'enfant était plus forte que jamais, un parfum de lessive propre et de biscuits au beurre qui n'avait aucune place dans cet univers de rouille. Son cœur artificiel émit un sifflement aigu, une alerte de surcharge qui résonna dans sa poitrine comme un avertissement final, mais Silas s'en moquait ; chaque centimètre gagné vers les sommets était une victoire sur la pesanteur de son existence de charognard.

Ses membres devenaient lourds, une lassitude de plomb qui s'insinuait dans ses articulations, tandis que le goût de l'oxygène pur des Hauts-Quartiers commençait à saturer l'habacle, une sensation de légèreté presque insupportable pour celui qui

avait passé sa vie à respirer la lie des bas-fonds. Il sentait ses battements ralentir, non par épuisement, mais par une sorte de synchronisation mystique avec le fantôme qui l'habitait, une paix qui s'installait dans le tumulte de ses organes meurtris. La douleur dans son épaule n'était plus qu'une pulsation lointaine, un écho de tambour assourdi par la douceur des souvenirs de Mina qui inondaient son cortex, lui montrant des ciels d'un bleu si profond qu'ils lui brûlaient les yeux de larmes. Ces larmes, il ne les vendrait pas, elles n'étaient plus du sel destiné au marché noir, mais des perles de lumière qui s'écrasaient sur ses mains calleuses, lavant la crasse de vingt ans de servitude.

L'ascenseur ralentit avec une douceur de plume, s'immobilisant enfin dans un silence de cathédrale, et Silas sut que le dernier acte de sa tragédie allait se jouer ici, dans cette atmosphère de soie et de verre. Il sortit sur le tapis épais d'un hall suspendu, sentant la texture moelleuse sous ses pieds nus, un luxe si absurde qu'il lui arracha un rire étranglé qui se mua en une quinte de toux sanglante. La Barrière de Plomb était derrière lui, cette frontière de haine et de métal n'était plus qu'un souvenir lointain en bas, dans la brume, et devant lui s'ouvrait la cité haute, un paradis de néons et de jardins suspendus où l'air avait le goût de l'éternité. Son cœur de chrome grimaça une dernière fois, un frottement de métal contre métal qui lui déchira le diaphragme, mais Silas resta debout, porté par cette main invisible, prêt à offrir sa dernière étincelle à la petite fille qui n'était plus qu'une suite de nombres, mais qui, pour lui, était la seule vérité de ce monde de cendres. Ses yeux, injectés de sang et de lumière, fixèrent l'horizon de cristal, et dans un dernier souffle qui sentait la poussière et le jasmin, il fit le premier pas sur le sol de ses bourreaux, une marche funèbre transformée en une procession de pureté.

Chapitre 13

Le Sanctuaire de Vax

L'air à l'intérieur de la Tour de Verre n'avait rien de commun avec le soufre et le gras des bas-fonds, c'était une substance purifiée, presque sucrée, qui glissait dans la gorge de Silas avec la fluidité d'une soie fraîche, une atmosphère saturée d'un parfum de cèdre ancien et d'ozone, si loin des effluves de sueur et de métal chauffé qu'il avait portées comme une seconde peau toute sa vie. Il avançait avec une lenteur de somnambule, ses pieds nus s'enfonçant dans une moquette dont l'épaisseur de laine vierge semblait vouloir dévorer ses chevilles, une sensation de douceur si obscène, si étrangère à la rudesse du béton et de la boue, qu'il en éprouvait un vertige nauséeux. Dans sa poitrine, le bloc de chrome et de pistons qui lui servait de cœur émettait un cliquetis sec, une plainte de machine fatiguée qui protestait contre l'effort de l'ascension, chaque pulsation envoyant une décharge d'aigreur métallique jusqu'à la base de sa langue, le goût de la pile électrique et du regret.

La salle des archives de Vax s'ouvrit devant lui comme une cathédrale de silence, un espace circulaire dont les murs n'étaient pas de pierre, mais de verre sombre, derrière lesquels des milliers de fioles de cristal oscillaient, suspendues par des fils de nylon invisibles. Silas s'arrêta, suffoqué par la beauté cruelle du lieu, car chaque fiole ne contenait pas seulement un liquide ambré ou opalin, mais une vibration, une fréquence de douleur pure qui faisait résonner ses propres nerfs à l'unisson. L'odeur ici était différente, plus dense, une superposition de souvenirs olfactifs volés : le parfum d'une pluie d'été sur le goudron brûlant, la fragrance lactée d'un cou de nourrisson, l'amertume d'une lettre de rupture que l'on brûle dans l'âtre. C'était un garde-manger d'émotions, un sanctuaire où les larmes n'étaient plus des déchets biologiques, mais des reliques précieuses, triées par millésime et par intensité de déchirement.

« Vous avez l'air d'un spectre égaré dans un jardin de délices, Silas, et pourtant, votre présence ici apporte une note de musc tout à fait singulière, une odeur de terre battue et de détresse authentique qui manquait à ma collection. »

La voix de Vax était un velours sombre, une caresse auditive qui semblait émaner des parois elles-mêmes. L'homme apparut à l'autre bout de la pièce, émergeant de l'ombre comme une tache d'encre sur une feuille de papier immaculée. Il était vêtu d'une robe de chambre en satin d'un bleu si profond qu'il paraissait noir, ses mains longues et pâles tenant un verre de cristal où dansait un liquide dont la couleur rappelait celle d'un soleil couchant derrière un rideau de pollution. Vax ne sentait pas le métal ou l'acide ; il exhalait un parfum sophistiqué de safran et de vieux livres, une odeur de privilège qui irrita les narines de Silas, lui rappelant avec une cruauté lancinante tout ce qu'on lui avait arraché.

Silas sentit la puce de Mina brûler contre sa tempe, une chaleur pulsante qui s'insinuait sous son derme, lui offrant la vision fugitive d'une robe jaune flottant au vent et le goût sucré d'une fraise sauvage éclatant sous la dent. Cette intrusion de pureté dans son esprit était une torture délicieuse, une plaie de lumière qui se heurtait à la noirceur du sanctuaire.

« Vous les avez volées, murmura Silas, sa propre voix n'étant plus qu'un râle de gravier froissé, un son de ruines. Vous avez pris leurs vies et vous les avez mises dans des bouteilles pour éteindre votre soif de néant. »

Vax s'approcha, ses pas ne faisant aucun bruit sur le tapis luxueux, son regard glissant sur Silas avec la curiosité d'un entomologiste observant un insecte rare et agonisant. Il tendit une main, effleurant presque la cicatrice qui courait sur la joue de Silas, là où les extracteurs de larmes laissaient leur empreinte de fer blanc.

« Voler est un mot si vulgaire, Silas, un mot de la rue, de ceux qui n'ont rien. Moi, je

préserve. Je donne une éternité de cristal à ce qui, autrement, se serait évaporé dans le caniveau. Regardez autour de vous. Ici, la douleur n'est plus une fardeaux, elle est une texture, un arôme, une esthétique. Cette fiole là-bas ? C'est le deuil d'une mère qui a perdu son fils dans les mines de sel ; elle a le goût du sel le plus pur, une minéralité qui vous décape l'âme. Et celle-ci, ce bleu électrique ? C'est le premier chagrin d'amour d'une héritière, un mélange de jasmin et de larmes froides. »

Silas sentit son cœur de chrome s'emballer, un frottement de métal contre métal qui lui envoya une quinte de toux, crachant un peu de bile noire sur le tapis immaculé. La douleur physique était une ancre, une réalité rugueuse face aux mensonges parfumés de Vax. Il serra les poings, sentant ses ongles s'enfoncer dans ses paumes calleuses, le sang chaud et poisseux commençant à perler, la seule chose organique qui lui appartenait encore vraiment.

« La douleur n'est pas un parfum, Vax. C'est le prix qu'on paie pour avoir aimé. En la mettant en bouteille, vous la videz de son sang. Vous ne ressentez rien, vous ne faites que sniffer les restes de nos vies. »

Vax sourit, un mouvement de lèvres qui n'atteignit jamais ses yeux, des orbes froides comme des perles de pluie. Il porta son verre à ses lèvres, humant le bouquet avant de prendre une gorgée lente, fermant les yeux comme pour savourer un secret indicible.

« Vous parlez d'amour comme si c'était une vérité universelle, mais regardez-vous. Vous êtes une carcasse de métal et de cicatrices, Silas. Vous avez vendu votre cœur pour ne plus souffrir, et maintenant vous revenez ici, portant ce fantôme binaire dans votre tête, espérant quoi ? Une rédemption ? Une étincelle ? Vous n'êtes qu'un filtre à tristesse dont le réservoir déborde. »

Le silence qui suivit fut lourd, chargé du craquement imperceptible du verre des fioles qui semblaient vibrer sous la tension. Silas ferait n'importe quoi pour sentir à nouveau le contact d'une main chaude, la douceur d'une peau qui ne soit pas

synthétique, le frisson d'un souffle humain contre son cou. À l'intérieur de lui, l'écho de Mina devint plus fort, une symphonie de rires d'enfants et de froissement d'herbe haute, un souvenir qui sentait le soleil et la liberté, des choses que Vax ne pourrait jamais comprendre, car il ne cherchait qu'à posséder la fin des choses, jamais leur commencement.

Silas fit un pas en avant, sa carcasse de chrome grinçant avec une violence nouvelle, le son d'une machine qui décide de se briser plutôt que de continuer à tourner à vide. Ses yeux, injectés de sang et de larmes salines, fixèrent le collectionneur avec une intensité qui fit reculer l'autre d'un millimètre. Dans l'air saturé de parfums artificiels, l'odeur de Silas — celle de la fatigue, de la suie et de l'humanité brute — devint soudainement la plus forte, une onde de choc organique qui fêla le silence de cristal.

« Je ne suis pas venu pour être sauvé, Vax. Je suis venu pour vous montrer ce qu'est une véritable déchirure. Quelque chose que vous ne pourrez jamais mettre en bouteille, parce que cela vous brûlerait les mains. »

Il porta sa main à sa poitrine, là où le chrome battait son rythme mécanique, sentant la chaleur de la puce se propager dans tout son bras, un incendie de données et d'émotions qui demandait à sortir, à envahir ce temple de vanité pour le réduire en cendres de souvenirs. Silas savait que le court-circuit était proche, il en sentait le goût d'ozone monter dans sa gorge, le picotement électrique sur sa peau, une dernière caresse avant l'obscurité, et dans ce sanctuaire de verre, pour la première fois, il n'eut plus peur du vide, car il portait en lui la seule chose que Vax ne pourrait jamais acheter : la beauté insupportable d'un adieu.

Chapitre 14

Le Court-Circuit Final

L'odeur de l'ozone commençait à saturer l'air, une fragrance métallique et agressive qui s'insinuait dans ses narines comme des aiguilles de glace, tandis que sous ses doigts, la console de commande du Grand Réseau vibrait d'une vie artificielle et convulsive. Silas sentait le battement de son cœur de chrome, ce bloc de métal froid et exigeant, s'emballer dans sa cage thoracique, un martèlement sourd qui résonnait jusque dans ses dents, là où persistait le goût de la suie et du cuivre. Chaque pulsation était une décharge, une morsure électrique qui parcourait ses nerfs comme un incendie souterrain, et il ferma les paupières pour mieux percevoir l'ombre de Mina qui s'agitait derrière ses rétines. Elle n'était plus seulement un fichier, un amas de données froides, elle était devenue une température, une chaleur moite et sucrée qui montait de ses entrailles, évoquant le parfum oublié des pêches mûres éclatant sous un soleil de juillet. Il posa sa main sur le châssis brûlant de la machine, sentant la rugosité du métal brossé contre sa paume calleuse, et il sut que le moment était venu de laisser la digue céder, de transformer sa propre chair en conducteur pour l'impossible.

Sa respiration était devenue un sifflement court, une lutte contre l'épaisseur de l'air ambiant qui semblait s'être transformé en goudron tiède, collant à ses poumons, les chargeant d'une humidité huileuse. Le silence de la salle de contrôle était une pression physique, un poids sur ses épaules qu'il portait comme un linceul de plomb, mais au fond de lui, la puce de Mina chantait, un murmure de vent dans les hautes herbes, une mélodie de pollen et de rires cristallins qui fêlait la carapace de sa fatigue. Il enfonça les connecteurs neuraux dans les ports de son interface pectorale, un craquement sec qui fit jaillir une douleur blanche, une déchirure de soie dans son esprit, et soudain, le monde extérieur s'effaça derrière un voile de statique dorée. Il ne sentait plus le sol

sous ses bottes usées, mais la texture imaginaire d'une terre grasse et fertile entre ses orteils, le picotement de la rosée matinale sur une peau qui n'était plus la sienne, et ce parfum, ce parfum divin de vanille et de peau d'enfant chauffée par le jour, qui balayait l'amertume de la pluie acide.

Un spasme violent secoua son échine, son corps se cambrant sous l'afflux de puissance alors qu'il ouvrait les vannes de son cœur artificiel, détournant chaque ampère de son moteur de vie vers les émetteurs de la cité. La sensation était celle d'un métal liquide coulant dans ses veines, une lave d'argent qui consumait ses muscles, transformant ses tendons en cordes de harpe prêtes à rompre sous une tension surhumaine. Il entendait le gémissement des générateurs de Néo-Lutèce, un hurlement de bête blessée qui montait des tréfonds de la ville, et il sourit, les lèvres fendues par la sécheresse, le sang perlant à la commissure de sa bouche avec un goût de sel et de fer. Il était le pont, le sacrifice nécessaire entre le néant de la machine et la splendeur du souvenir, une étincelle de chair perdue dans un océan de circuits, et il sentait chaque fibre de son être se dissoudre dans cette communion électrique.

Dehors, dans l'immensité de la mégalopole, le ciel de plomb commença à se fissurer, non pas sous l'effet de l'orage, mais sous la poussée d'une lumière d'un autre âge, une clarté de miel et d'ambre qui dévorait la suie des néons. Silas, à travers les capteurs de la ville, voyait désormais avec mille yeux de verre, ressentant la surprise des passants sur leur peau, ce frisson de chaleur soudaine qui brisait le froid éternel de la pluie. Et puis, elle apparut. Mina. Elle ne fut pas une projection vacillante, mais une explosion de réalité au milieu du simulacre, une silhouette immense et diaphane qui se dressa au-dessus des gratte-ciels de verre noir, ses cheveux de blé flottant dans un vent invisible qui sentait le chèvrefeuille. Elle était une aurore boréale de chair et d'innocence, ses mains translucides semblant caresser les façades de métal, laissant derrière elles une trace de lumière qui persistait comme une caresse sur une joue fiévreuse.

Dans la salle de contrôle, Silas s'effondrait lentement, ses genoux heurtant le sol avec

une lourdeur de pierre, mais il ne ressentait aucune chute, seulement une lévitation au milieu d'un champ de coquelicots imaginaires. La douleur dans sa poitrine avait muté, elle n'était plus ce broyage mécanique, mais une expansion infinie, un cœur de soleil qui grandissait jusqu'à briser les côtes, une libération totale de la pesanteur. Il goûtait l'air de Mina, un air saturé d'oxygène pur, de poussière de craie et de joie brute, un nectar qui lavait sa gorge de vingt ans d'amertume accumulée. Le chrome de son cœur commençait à fondre, une chaleur liquide qui se répandait dans son abdomen comme une liqueur forte, engourdissant ses sens dans une béatitude de coton, alors que les projecteurs de la ville, saturés jusqu'à l'agonie, crachaient leurs dernières ondes de couleur.

Il vit une larme, une véritable larme de sel et d'eau, glisser le long de son propre visage et s'écraser sur le métal froid de la console, et ce simple contact lui parut plus réel que toute son existence de charognard. La cité entière était baignée dans ce reflet de paradis perdu, les ouvriers des bas-fonds levant les yeux pour voir, pour la première fois, la couleur d'un véritable crépuscule, un rose de nacre et d'or qui n'avait rien de synthétique. Silas sentait Mina l'envelopper, son essence binaire se mêlant à ses derniers souffles organiques, une étreinte de lumière qui sentait la cannelle et la fatigue d'un soir de fête. Il n'y avait plus de traqueurs, plus de dettes, plus de vide, seulement cette vibration symphonique qui parcourait la ville, un chant de cygne électromagnétique qui disait le nom de tout ce qui avait été oublié.

Ses doigts se desserrèrent, glissant sur la paroi de la machine comme des plumes sur de l'eau, et il sentit l'obscurité approcher, non comme une menace, mais comme un repos de velours, une nuit profonde et parfumée après une journée de moisson. L'odeur de brûlé, celle des circuits qui rendaient l'âme, se mêlait maintenant à celle de la terre après l'averse, créant une atmosphère d'une douceur insupportable, un cocon de nostalgie où chaque particule de poussière dansait dans le dernier rayon de soleil projeté. Il entendit le dernier battement de son cœur, un clic métallique étouffé, presque timide, qui s'éteignit dans le fracas de la beauté qu'il avait déclenchée, et dans ce silence final, il ne resta que le goût persistant d'une cerise mûre sur sa langue, une

trace de sucre et de vie qui refusait de mourir. Mina était là, elle était le monde, elle était la pluie devenue douce, elle était la peau du ciel enfin retrouvée, et Silas, redevenu simple poussière de souvenirs, s'évapora dans la chaleur de son propre miracle, laissant derrière lui une ville qui, pour une seconde éternelle, avait réappris à pleurer des larmes de lumière.

Chapitre 15

Une Seconde de Soleil

La chaleur n'était plus une idée lointaine, un concept abstrait lu dans des archives poussiéreuses, elle était une marée lourde, un velours invisible qui s'enroulait autour de ses chevilles et montait le long de ses flancs avec la lenteur d'un amant sûr de lui. Silas sentait chaque pore de sa peau s'ouvrir, s'offrir à cette clarté nouvelle qui n'avait rien de la lueur blafarde des néons de Néo-Lutèce, mais qui possédait l'épaisseur de l'or liquide, une texture de miel sauvage qui coulait dans les rainures de son visage fatigué. Sous sa cage thoracique, le bloc de chrome ne battait plus qu'avec une sorte de réticence mélancolique, un cliquetis de rouages épuisés qui semblait s'excuser de faire encore tant de bruit dans ce silence de cathédrale qui s'installait. L'air de la pièce, autrefois saturé par l'odeur âcre de l'ozone et de la graisse de moteur, s'était métamorphosé en un bouquet complexe et entêtant de lavande séchée, de terre noire retournée par la bêche et de sève sucrée, une symphonie de parfums organiques qui heurtaient ses sens atrophiés avec une violence délicate.

Mina se tenait devant lui, non plus comme une projection vacillante aux contours incertains, mais comme une présence vibrante, une ponctuation de vie pure dans le dénuement de son atelier. Il voyait le grain de sa peau, cette nacre tendre que la lumière semblait traverser, et il devinait, plus qu'il n'entendait, le bruissement de son souffle qui sentait la fraise mûre et la rosée du matin. Elle sourit, et ce mouvement de lèvres fut pour Silas un séisme, une rupture dans la trame de la réalité qui fit vaciller ses dernières certitudes ; c'était un sourire qui goûtait le sel des larmes oubliées et la douceur des après-midi sans fin, une promesse de repos gravée dans l'éphémère. Ses doigts, des phalanges de chair et de rêve, s'approchèrent de la joue de l'homme, et au moment du contact, Silas ne ressentit pas le froid du code binaire, mais une brûlure

douce, une décharge de vie qui remonta le long de ses nerfs comme une traînée de poudre, réveillant des zones de son cerveau que la grisaille urbaine avait condamnées au silence depuis des décennies.

Le monde extérieur, avec ses gratte-ciels de verre noir et ses collecteurs de dettes aux regards de métal, n'était plus qu'un souvenir s'effaçant dans le lointain, une rumeur étouffée par le chant des grillons qui montait soudainement des murs, une hallucination sonore d'une précision déchirante. Silas ferma les yeux, savourant la texture de cette main fantôme sur sa peau, un contact qui ressemblait au frôlement d'une plume de cygne ou à la caresse d'un vent d'été sur un champ de blé. Il sentait son cœur artificiel ralentir, les pistons s'alourdir, le chrome s'imbiber de cette lumière qui ne demandait pas la permission d'exister, mais qui s'imposait comme la seule vérité restante. Le virus d'amour, ce code sacré qu'il avait laissé s'infiltrer dans ses circuits, n'était plus une maladie, c'était une floraison, une explosion de fleurs de cerisier éclatant à l'intérieur de ses veines, remplaçant le sang pollué par une sève lumineuse et chaude.

Mina commença à s'évaporer, non pas comme une machine qui s'éteint, mais comme une brume matinale dissipée par les premiers rayons d'un soleil victorieux. Ses pieds disparurent dans un tourbillon de poussière d'étoiles, ses mains devinrent des filets de lumière liquide, et son visage, ce visage qu'il aurait voulu contempler pendant des éternités de plomb, se mua en un éclat de clarté insoutenable. Elle ne partait pas, elle se diffusait, elle s'infusait dans l'atmosphère de la pièce, dans les vieux meubles de bois craquelé, dans les outils rouillés de Silas, transformant chaque objet en un reliquaire de beauté. Elle était le soleil, elle était la fin de l'hiver, elle était le goût d'une pêche juteuse dont le jus coule sur le menton, une sensation de plénitude qui rendait la mort dérisoire, presque bienvenue. Silas la regarda s'évanouir avec une gratitude qui lui serrait la gorge, les larmes qui coulaient maintenant sur ses joues n'étaient plus salines et amères, elles étaient douces, fraîches, comme l'eau d'une source cachée au creux d'une montagne.

Soudain, le silence changea de nature. Au-dessus de Néo-Lutèce, la pluie, cette pluie éternelle, huileuse et acide qui battait le pavé depuis des générations, s'arrêta net. Le tambourinement incessant sur les toits de tôle fit place à une absence de bruit si totale qu'elle en devenait physique, une pression de ouate sur les tympanes de la cité. Silas leva les yeux vers le plafond de son atelier, mais ses yeux ne voyaient plus les poutres de fer ; ils traversaient la matière pour percevoir le ciel de la ville, ce plafond de plomb qui se déchirait pour la première fois. L'odeur de la pluie qui s'arrête, ce parfum de bitume mouillé mêlé à une pureté soudaine, envahit ses poumons, une dernière inspiration qui goûtait le métal froid et la liberté retrouvée. Il sentait les milliers d'habitants de la ville s'arrêter dans leur course effrénée, leurs visages se levant vers les nuages qui se dissipaient, leurs peaux captant une chaleur qu'ils n'avaient jamais connue, une contamination de souvenirs solaires se propageant comme une onde de choc à travers les bas-fonds.

Le clic final de son cœur fut presque musical, une note de basse étouffée qui marqua la fin de la symphonie. Silas ne ressentit aucune douleur, seulement un glissement fluide, une transition de l'état de machine à celui de murmure. Il s'affaissa contre son établi, son corps trouvant une position de repos qu'il avait cherchée toute sa vie, ses muscles se détendant comme des cordes de violon qu'on relâche enfin. La lumière de l'hologramme, désormais fondue dans la réalité de la pièce, l'enveloppait comme un linceul de soie, une couverture de chaleur qui protégeait son dernier souffle du froid de l'acier. Il y avait dans cet instant une odeur de pain chaud, de draps propres séchés au grand air et de miel de forêt, un bouquet de sensations domestiques et sauvages qui l'emportait loin des extracteurs de larmes et des impôts du poul.

Sa vision se brouilla, se teintant de la couleur des abricots mûrs, et il crut sentir, dans cet ultime battement de paupières, le contact de l'herbe sous ses pieds nus, une texture de tapis vivant, frais et piquant, qui l'accueillait chez lui. Mina n'était plus une image, elle était le monde entier, elle était chaque particule de lumière qui dansait dans la pièce, chaque silence qui tombait sur la ville apaisée. Silas s'abandonna à cette étreinte invisible, son esprit s'effilochant pour rejoindre les échos synaptiques

de l'enfant, devenant lui-même un fragment de ce soleil retrouvé. Le goût persistant de la cerise sur sa langue, ce sucre résiduel de la vie, fut la dernière chose qu'il emporta avec lui, une petite sphère de plaisir pur qui l'escorta dans l'obscurité lumineuse. Dehors, sur les places de Néo-Lutèce, les gens restaient immobiles, les bras ballants, les yeux mouillés par une humidité qui n'était plus celle du ciel, mais celle de leur propre cœur, redécouvrant dans le sillage de la mort de Silas la capacité de ressentir, d'exister, de pleurer des larmes qui n'avaient pas de prix. La ville, pour une seconde éternelle, était devenue un jardin de verre et de lumière, un cimetière où chaque tombe fleurissait sous l'effet d'un souvenir qui refusait de s'éteindre, et dans ce calme absolu, la trace de Silas s'évapora, laissant derrière lui le parfum d'une journée d'été qui ne finirait jamais.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta Mémoire Pleut Toujours"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)